PAUL MAX



OUS LA DRACHE

COMÉDIE EN 3 ACTES

PRIX : 3 FR. 50

1922

EDITIONS GAULOISES
Rue Maximilien, 9

LIBRAIRIE LELONG
Rue des Pierres, 33

BRUXELLES

PAUL MAX

SOUS LA DRACHE

COMÉDIE LOCALE EN 3 ACTES



EDITIONS GAULOISES
Rue Maximilien, 9

LIBRAIRIE LELONG
Rue des Pierres, 33

BRUXELLES

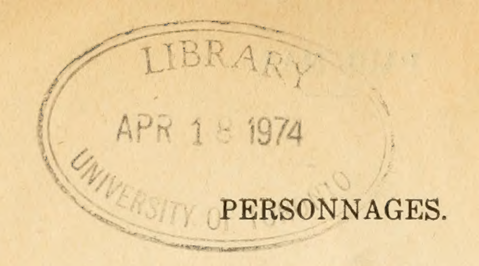
1922

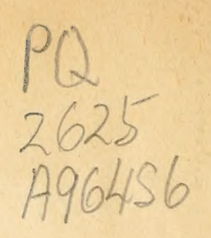
PAUL MAX.

Sous la Drache

Comédie en 3 actes.

Représentée pour la première fois
sur la scène du Théâtre de l'Olympia de Bruxelles
le 1er mai 1922.





PERSONNAGES.

	Créé par :
Gustave Van Diest	MM. G. LIBEAU.
André	ROSY.
Antoine	ROYET.
Le Vieux Monsieur	LAMARCHE.
L'Homme des trams	DECOCK.
Un passant	GERBER.
Le Contrôleur du tram	ANDRESSE.
Un Marchand de journaux	DRESSAN.
Simone	Mmes CHARMAL.
Zezette	PRIMEVERE.
Virginie	DINA VALENCE.
Une Dame	DECOCK.
Une Fleuriste	BERGERE.
1er Enfant	Les petits LEONARD.
2me Enfant.	NICOLAS.
3me Enfant.	EMILE.

LA SCENE SE PASSE A BRUXELLES.

Premier acte : **Devant l'aubette du Parc.**
Deuxième acte : **Chez Gustave.**
Troisième acte : **Un banc dans le Parc.**

EN MANIERE DE PREFACE

Interview publiée dans " LE MÉPHISTO "

Nous avons pensé que l'engouement que met le public à suivre les spectacles du terroir avait un secret, qu'il serait intéressant de connaître ; à cet effet, nous avons questionné Paul Max, qui, en écrivant sa comédie nouvelle, devait évidemment obéir à un mobile déterminé, s'inspirant de ce secret.

Paul Max s'est prêté de bonne grâce au martyr de l'interview, et a profité de l'occasion qui lui était offerte, pour nous dire en termes congrus, ce qu'il pense des avatars que subissent les dramaturges de chez nous, lorsqu'ils ont la naïveté d'affronter la scène de nos théâtres officiels.

— Quand un auteur belge écrit une pièce, nous a-t-il dit, il commence par en faire part à ses amis et connaissances. Après quoi, encouragé par leurs éloges, il fait taper sa pièce à la machine, ce qui lui donne de suite une grande allure... et il va la déposer solennellement chez le... concierge du théâtre du Parc Car le Théâtre du Parc est le **seul** théâtre belge ouvert aux auteurs belges.

Au bout d'un certain temps, son « œuvre » est lue par un Comité de lecture qui l'accepte ou qui la refuse ; acceptée, la pièce est montée avec le plus grand soin, jouée avec la meilleure volonté, et elle fait une fructueuse carrière de... cinq ou six représentations !

Cette façon de faire a été élevée au rang d'institution nationale. Ce n'est la faute ni du directeur, ni du Comité de lecture, ni des pouvoirs publics : c'est la faute de la foule. La foule n'a consenti à aller voir le « Cocu magnifique » que parce que cette pièce belge avait été créée à Paris ; la foule n'apprécie les pièces de MM. Francis de Croisset et Kistemaeckers, que parce que ces écrivains belges se sont fait naturaliser français...

A ce mal y a-t-il un remède ?

Je crois que oui. Réfléchissez une minute : quelles sont les pièces qui, chez nous, ont eu un succès durable, quelles sont les pièces qui, nées à Bruxelles, ont été exportées à Paris ? Des comédies d'observation locale... Il en fut d'ailleurs de même, précédemment, dans le domaine du livre. Je

ne sais pas s'il est bien vrai que **tout** le Midi en voulait à Alphonse Daudet d'avoir écrit « Tartarin », mais ce qui est certain c'est que la Belgique n'en veut nullement, bien au contraire, aux auteurs qui prennent comme héros des types bruxellois et se servent, dans leurs dialogues, d'expressions du cru.

— Et vous en concluez ?

— Qu'il y a là une mine à exploiter : Le public s'intéresse aux efforts faits dans ce sens. C'est déjà beaucoup. De plus, pour défendre des œuvres de ce genre, nous avons, chez nous, des artistes complets, aussi capables de mettre en valeur une œuvre de chez nous que n'importe quelle vedette de Paris est capable de mettre en valeur, une œuvre parisienne. Et cela, c'est énorme !

Ayant le public, ayant les artistes, il ne reste plus qu'à avoir l'œuvre. Et c'est ici que les écrivains peuvent faire de la bonne besogne certainement, de la bonne besogne... Car il ne faut pas croire que la pièce bruxelloise soit uniquement une fantaisie facile et grosse, écrite en marollien... On en peut faire aussi de la comédie d'observation, ou même, tout simplement, de la comédie. Le cœur des hommes, qu'ils parlent en « parisien » ou en « bruxellois », est toujours un pauvre cœur que les mêmes souffrances font saigner, que les mêmes joies font palpiter. Un cri de douleur, de même qu'une exclamation de joie sont aussi humains et peut-être plus émouvants s'ils sont poussés avec l'accent du terroir. Je ne prétends pas avoir découvert le Pôle Nord ; de ce que je dis la preuve a été faite. Rappelez-vous le « Feu de la Saint-Jean » de MM. Fonson et Wicheler jouée par Jacques et dites-moi si vous avez jamais été plus ému qu'au deuxième acte de cette comédie, jouée par ce grand artiste national ?



PREMIER ACTE.

Devant l'aubette du Parc

ACTE PREMIER

L'aubette des tramways, au coin de la rue Royale et de la rue de la Loi. L'aubette est de face, le trottoir allant jusqu'à l'avant-scène, les rails du tram étant sensés se trouver à peu près à la rampe. Les vitres de l'aubette sont recouvertes intérieurement, à droite de journaux, brochures, etc., à gauche, d'affiches de théâtre, de cinémas, etc. C'est par un jour de pluie : l'aubette est remplie et, sur le trottoir, il y a un groupe de gens qui, à l'abri de leurs parapluies trempés, attendent le tram.

Scène I

GUSTAVE VAN DIEST. — LE VIEUX MONSIEUR.
LES GENS QUI ATTENDENT LE TRAM. — LES CAMELOTS, etc.

Au lever du rideau la pluie tombe battante. Gustave, le vieux Monsteur (abrités sous leurs parapluies) les autres, les uns vers la droite, les autres vers la gauche, regardent si les trams n'arrivent pas. Un temps. Puis

Gustave (trépignant). — Nom de chien de nom de chien de sacré nom de chien... ça est tous les jours la même chose ! (Un temps : au vieux Monsieur.) Vous attendez aussi le tram, Monsieur ?

Le Vieux Monsieur. — Oui, Monsieur.

Gustave. — Vous allez aussi vers Schaerbeek ?

Le Vieux Monsieur. — Non, Monsieur, je vais à l'avenue Longchamps.

Gustave. — Par ce temps.

Le Vieux Monsieur. — Ce n'est pas pour mon plaisir : c'est simplement pour rejoindre ma femme.

Gustave. — Ah ! alors... Moi je vais à Schaerbeek... Quand je dis que je vais à Schaerbeek, ça est une façon de parler : j'essaye d'aller à Schaerbeek J'y arriverai peut être un jour ou l'autre, si l'administration des trams le permet.

Le Vieux Monsieur. — Il y a longtemps que vous attendez.

Gustave. — Depuis que je suis sorti du bureau... depuis midi... (il regarde sa montre) et il est midi sept ! Nom de chien de nom de chien de sacré nom de chien ! !

Le Vieux Monsieur. — Les trams, mon cher Monsieur, c'est une calamité !

Gustave. — A qui le dites-vous, mon cher Monsieur ! Tous les jours, ça est le même bazar ! On laisse un dossier en panne sur son bureau pour être un peu plus vite parti, on oublie ses gants sur une chaise, on galope, on arrive ici, et on peut attendre trois quarts d'heure si ça n'est pas plus.

Le Vieux Monsieur. — Parfaitement exact. Moi qui vous parle, j'ai un jour pris le tram à la Bourse...

Gustave (l'interrompant). — Ah ! En voilà un ! Non... ça est le 22 qui va vers la place Royale !... Est-ce que vous avez déjà remarqué que lorsqu'on attend le 22 au coin de la place des Palais, on ne le voit jamais arriver, tandis que lorsqu'on attend le 1, le 2 ou le 3, au coin de la rue de la Loi, on voit passer trente-six 22 et cinquante huit 33.

Le Vieux Monsieur. — Ironie des choses ! Moi qui vous parle, j'ai un jour pris le tram à la Bourse...

Gustave. — Et c'est que je dois être au bureau de retour à 2 heures.

Le Vieux Monsieur. — Grâce au ciel, vous avez encore le temps.

Gustave. — Grâce au ciel, nous avons encore le mauvais temps. Est-ce que vous avez déjà remarqué que quand on attend un tram, il tombe toujours des draches ?

Le Vieux Monsieur. — Constatation profondément exacte. Moi qui vous parle, j'ai un jour pris le tram à la Bourse...

Gustave (l'interrompant). — Mais je pense tout à coup à une chose ! Est-ce qu'ils ne sont pas en grève aujourd'hui ?

Le Vieux Monsieur. — Qui ça ?

Gustave. — Les trams.

Le Vieux Monsieur. — Je ne crois pas ? Ma femme me l'aurait dit.

Gustave. — Votre femme travaille dans les trams?

Le Vieux Monsieur. — Non. Mais elle lit les journaux régulièrement : elle l'aurait vu.

Gustave. — Oui, mais c'est qu'au jour d'aujourd'hui, dès qu'une mouche saute de travers, rrrouff ! les trams se mettent en grève.

Un Monsieur. — Non ! non ! Monsieur, les trams ne sont pas en grève aujourd'hui... La prochaine grève n'est fixée qu'à demain en six semaines...

Gustave. — Ah ! Alors, ça va bien.... (Il regarde sa montre.) Midi douze... Et regardez-moi cette drache... Depuis la guerre, plus rien ne va en mesure dans ce pays... (Secouant son parapluie.) Ah ! si je m'écoutais...

Le Vieux Monsieur. — Calmez-vous, mon cher Monsieur, patience et longueur de temps font plus que force ni que rage.

Gustave. — Oui, mais si je suis de retour au bureau à 2 h. 1|4, mon chef va m'engueuler avec force et me f... à la porte avec rage... malgré sa patience et sa longueur de temps...

Le Vieux Monsieur. — Vicissitudes de l'existence ! Ainsi, moi qui vous parle, j'ai un jour pris le tram à la Bourse...

Une Dame (sur le seuil de l'aubette). Eh bien, voyons, et ce tram ? Il n'est pas encore passé ?

Gustave. — Non Madame... A moins qu'il ne roule sous le caniveau.

La Dame. — Je ne vous demande pas votre avis, grossier personnage.

Gustave. — Qu'est-ce qu'elle a dit ? (Criant par dessus son épaule et se débattant contre son parapluie.) Vous avez de la chance que je suis pressé... (Entre les dents.) Vous avez de la chance...

Le Vieux Monsieur. — Calmez-vous donc, mon cher Monsieur... Il faut de la philosophie dans la vie... Songez que nous avons attendu la fin de la guerre pendant près de cinq ans.

Gustave. — Et c'est comme ça que vous voulez me consoler? Vous

n'allez tout de même pas me laisser croire que nous allons attendre le tram de Schaerbeek pendant près de cinq ans.

Le Vieux Monsieur. — Ce serait excessif... Mais tout de même... Ainsi, moi qui vous parle...

Gustave. — ...vous avez un jour pris le tram à la Bourse... Eh bien, vous avez de la chance... Moi, je suis seulement en train de prendre un rhume. (Il éternue.)

Le Vieux Monsieur. — Dieu vous bénisse !

Gustave. — Merci, nom de chien de nom de chien, de sacré nom de chien.

Le Vieux Monsieur. — Ah ! Voici un 11.

Un groupe de voyageurs (se penchant vers la gauche). — Il y a un 11.

Gustave. — Ce n'est pas un 11 qu'il me faut. C'est un 1, un 2, ou un 3.

Le Vieux Monsieur. — N'empêche qu'il y a un 11 qui s'avance.

Le groupe. — Oui... il y a un onze.

Gustave. — Ça est bien l'injustice du sort ! Vous attendez tout d'un coup un 11... Un 11 ! Et il arrive ! Et moi qui n'attends qu'un petit 1, un petit 2, ou un petit 3, je ne vois rien venir ! Si je vois un contrôleur. (Le contrôleur de tram entre de droite.) Pardon, Monsieur le contrôleur, est-ce qu'il y a une panne dans les trams ?

Le Contrôleur. — Je ne sais pas, Monsieur... Je ne prends jamais le tram. (Il sort.)

Gustave (après l'avoir regardé s'éloigner). — Eh bien, merci !

Le Vieux Monsieur. — Mais qu'est-ce qu'il fait donc le 11?

Gustave (même ton que le contrôleur). — Je ne sais pas, Monsieur ; je ne prends jamais le 11.

La Fleuriste (se hâtant sous la drache). — Si vous attendez le 11, je vous préviens qu'il est en panne à la rue de Louvain.

Les voyageurs pour le 11. — Oh !

Gustave. — C'est déjà bien beau qu'il soit arrivé jusque là.

Antoine (entrant de droite). — Tiens, Gustave... comment ça va ?

Gustave. — Mal !

Le Vieux Monsieur. — Je vais prendre un taxi... Au revoir, Monsieur. (Il sort).

Gustave. — Au revoir, Monsieur.

Antoine. — Qui est-ce ?

Gustave. — C'est un monsieur qui a une fois pris le tram à la Bourse.

Antoine. — Non !

Gustave. — Si, mon ami ! Et on ne lui a pas même donné la « Reconnaissance nationale ».

Antoine. — Et toi ?

Gustave. — Moi ? Tout ce que je peux espérer, c'est l'ordre du poireau ; voilà un quart d'heure que je poiraute pour ce sacré tram.

Scène II.

GUSTAVE. — ANTOINE. — LES GENS QUI ATTENDENT LE TRAM.

Antoine. — Tu attends le tram ? Pourquoi faire?

Gustave. — Pour le prendre.

Antoine. — Quelle drôle d'idée. Tu as donc du temps à perdre ? Viens plutôt prendre un apéritif. Ce sera plus sûr et plus vite fait.

Gustave. — Et mon dîner ?

Antoine. — On mangera un morceau dans les environs. Tu dois aussi être au bureau 2 heures. Moi aussi... Ça n'est pas la peine de retourner chez toi.

Gustave. — Si ! si ! c'est la peine ! J'ai même envie de prendre un taxi.

Antoine. — Toi aussi. Tu vas en avoir pour 20 francs. Tu es fou !

Gustave. — Je ne suis pas fou, mais je voudrais au moins être à Sainte-Marie pour 1 1|2 heures.

Antoine. — A Sainte-Marie à 1 1|2 heures. Pourquoi faire ?

Gustave. — Pour reprendre le tram qui revient vers la rue de la Loi.

Antoine. — Pour reprendre le tram... Ça y est, mon ami, tu es complètement djum djum ! !

Gustave. — Aïe, mon ami, tu ne crois pas dire si vrai (montrant sa tête). Mais pas de là (montrant son cœur). D'ici !

Antoine. — Tu es amoureux?

Gustave. — A perdre la carte ! Tiens ! il ne pleut plus, c'est déjà ça ! (Il referme son parapluie. D'autres personnes l'ayant imité s'en vont à droite et à gauche.)

Antoine. — Raconte-moi ça !...

La Dame (sortant de l'aubette). — Et ce tram ? Il n'est pas passé ?

Gustave. — Si, Madame, mais comme ses chevaux étaient emballés, il n'a pas pu s'arrêter.

La Dame (le toisant). — Pfff !

Gustave (menaçant). — S'il vous plaît ?

La Dame. — Merci !

Gustave. — Il n'y a pas de quoi.

(La dame s'éloigne.)

Antoine. — Allez, raconte vite tes amours.

Gustave (après une hésitation). — Eh bien ! Voilà ! Tous les jours, je me dépêche de sortir de mon bureau pour être ici à midi juste... Tu sais pourquoi ?

Antoine. — Pour prendre le tram.

Gustave. — Oui, et parce que sur le tram, à midi juste, il y a une petite dactylographe, mon ami, dont je voudrais bien être la machine.

Antoine. — Voyez-vous çà !

Gustave. — Ah ! mon ami ! Des yeux comme ça... des cheveux comme on n'en fait plus... et des dents, et un nez, et un sourire... et de çà !... Une perle, mon ami, une perle !

Antoine. — Dont tu voudrais bien être l'huitre.

Gustave. — Eh bien, oui, tiens, pour cette petite perle-là, je voudrais bien être son huître, mais je suis trop moule.

Antoine. — Allez ! allez !... Il faut lui parler.

Gustave. — Mais c'est déjà fait ! On est des amis ! Tu comprends, on fait tous les jours le même trajet à midi, de la rue de la Loi à Sainte-Marie, et le même trajet à 1 1|2 heure de Sainte-Marie à la rue de la Loi.

Antoine. — Ah ! c'est pour ça que tu voudrais être à 1 1|2 heures à Sainte-Marie.

Gustave. — Justement.

Antoine. — Et il y a longtemps que tu as fait sa connaissance ?

Gustave. — Déjà plus de 15 jours ! Un midi que la plateforme était bondée, elle m'a marché sur le pied... Elle m'a dit : « Oh ! pardon ! » Et je lui ai répondu : « Mais faites donc, mademoiselle ».

Antoine. — C'était galant !

Gustave. — N'est-ce pas ? J'ai même ajouté en souriant : « Vous êtes une jeune fille tellement légère qu'on sent à peine vos pieds ». Elle s'est mise à rire comme une folle. La glace était cassée ?

Antoine. — Eh bien, alors... Et depuis ...

Gustave. — Depuis on se dit bonjour et on échange quelques mots : Comme il fait beau, n'est-ce pas, mademoiselle ? — Oh ! oui, monsieur... — Vous avez eu beaucoup de travail ce matin, mademoiselle ? — Ah ! oui, monsieur. On sera content d'avoir fini sa journée, n'est-ce pas, mademoiselle ? — Ah ! oui, monsieur.

Antoine. — Et c'est tout ?

Gustave. — Tiens donc ! Qu'est-ce que tu veux dire de plus ? On est toujours à 25 sur une plateforme où il y a place pour 10. Quand je suis près d'elle, tu comprends, ça est double plaisir, mais quand il faut se parler au-dessus de vingt-trois têtes, ça n'est pas facile de se faire des confidences.

Antoine. — Et à la descente du tram ?

Gustave. — Oui, j'y ai bien déjà pensé... Plus d'une fois je me suis dit : « En descendant du tram, je lui dirai que je l'aime !... » Mais ça n'est pas facile de dire ces choses-là en descendant du tram ! D'autant plus qu'elle est toujours accompagnée, en allant et en revenant, d'une petite amie qui travaille dans le même bureau.

Antoine. — Jolie aussi ?

Gustave. — Je ne sais pas... une gamine, avec une petit nez qui remonte... je l'ai à peine regardée.

Le Contrôleur (reparaissant de gauche). — N'est-ce pas vous, monsieur, qui m'avez demandé tantôt si les trams étaient en panne ?

Gustave. — Oui, monsieur !

Le Contrôleur. — Je me suis informé auprès d'un facteur des postes et je suis heureux de pouvoir vous répondre affirmativement. Oui, monsieur, les trams sont en panne, et il y en a encore pour une heure. Bonjour, monsieur.

Gustave (même ton). — Bonjour, monsieur ; merci, monsieur. (Dès que le contrôleur est passé, il éclate.) Nom de chien de nom de chien de nom de chien ! Sacré saleté de panne ! C'est à se jeter la tête sur les pierres. (Levant le nez.) Et avec ça, clache ! Voilà qu'il recommence à pleuvoir ! Et c'est pour ça qu'on s'est battu depuis 1830 jusqu'à 1918.

Antoine. — Ne te tracasse pas, va ! Ça ne sert à rien ! Viens plutôt prendre un verre là-bas au coin.

Gustave. — Si on allait plutôt prendre un verre à Sainte-Marie ?

Antoine. — Pourquoi faire ?

Gustave. — Pour la voir, tiens !

Antoine. — Tu te figures sans doute que pour elle les trams ne sont pas en panne ?

Gustave. — Tu crois qu'elle a aussi râté son tram ?

Antoine. — Naturellement ! La panne n'a pas dû commencer juste au moment où tu arrivais ! Ta belle dactylographe sera arrivée quelques secondes avant toi, et comme les femmes sont beaucoup plus débrouillardes que les hommes, elle se sera informée, et elle sera partie.

Gustave. — A Schaerbeek ?

Antoine. — Mais non ! Tu vois ça d'ici ! Faire deux fois la route d'ici à Schaerbeek pour être de retour à 2 heures. Elle sera allée simplement manger un morceau avec sa petite amie.

Gustave. — Tu crois ? Pourquoi est-ce qu'elle ne m'a pas attendu ?

Antoine. — Est-ce que tu ne te gobes pas un peu ?

Gustave. — Non ! Mais si elle tenait à manger un morceau, moi je lui aurais bien offert ce morceau... et d'autres morceaux avec.

Antoine. — Il faudra la prévenir pour une autre fois !

Gustave. — Est-ce qu'on veut faire le tour de tous les établissements oùsqu'on mange un morceau ?

Antoine. — C'est ça, toi ! Pourquoi pas le tour du monde ? Ecoute. Fais ce que je te dis : on va aller prendre un verre au coin : on pourra avoir une assiette de soupe et quelque chose de froid ! Et puis, on reviendra à quart avant deux, ou à vingt minutes avant deux, et on rencontrera sûrement ta jolie dactylographe et sa petite amie. Tu pourras lui parler et moi je pourrai parler à sa petite amie.

Gustave. — A celle avec son petit nez qui remonte ! Ça est une gamine, tu sais.

Antoine. — Eh bien, justement, et moi je suis un gamin.

Gustave. — Zo-ot !

Antoine. — Allez, tu viens ? (Montrant l'aubette.) Tu ne veux tout de même pas t'asseoir là-dedans ?

Gustave. — Aïe non ! Chaque fois que j'entre dans une aubette, il me semble que je suis à la morgue.

Antoine. — Viens au café du coin. On se mettra contre les vitres et tu pourras voir si elles arrivent.

Gustave. — Allez, alors... Mais on revient tout de suite.

Antoine. — A vingt minutes avant deux heures.

Gustave. — J'aimerais mieux à vingt-cinq avant deux heures.

Antoine. — Si tu veux ?

Gustave. — Allez alors ! (Se retournant une dernière fois.) Saleté de trams... Nom de chien ! Et ça est pourtant un arrêt fixe ici.

Antoine. — Tu ne le savais pas !

Gustave. — Maintenant, je le sais ! On râte son tram, on râte ses rendez-vous... mais ce qu'on ne râte jamais, c'est la drache ! (S'éloignant avec Antoine.) Nom de chien de nom de chien de sacré nom de chien ! ! ! (Ils sortent.)

Scène III.

ANDRE. — UN HOMME DES TRAMS.

Un jeune homme en vélo entre de gauche. Son imperméable noir et son chapeau sont trempés. Il saute de vélo devant l'aubette.

André (sautant de vélo). — En voilà du temps ! Et ma pauvre petite Simone qui est partie sans parapluie ! Pourvu qu'elle ait l'idée de venir ici... (Sortant un paquet de la poche de son imperméable.) Ave ça, elle aura tout de même de quoi ne pas mourir de faim en attendant de rentrer

au bureau. (Il va à l'intérieur de l'aubette.) Elle n'est pas là. (Il vient à son vélo, le fait monter sur le trottoir et tente de l'introduire dans l'aubette.)

Un homme du Tram (surgissant sur le seuil). — L'accès est interdit aux chiens et aux vélos.

André (d'abord saisi). — C'est bien naturel : les chiens et les vélos sont des bêtes qui font pipi sur les banquettes... Merci, mon ami ! Mais puisque vous êtes si aimable, vous pourrez peut-être me donner un renseignement. Il y a longtemps que les trams sont en panne ?

L'homme du Tram (stupéfait) — Les trams sont en panne ?

André. — Il y a des chances !

L'homme du Tram. — Mais je vois pourtant un 11 à la rue de Louvain.

André. — Oui, et moi j'ai vu un 2 à la porte de Schaerbeek, deux 7 à la rue Godefroid de Bouillon et trois 3 à Saint-Servais. Mais tous ces trams se trouvent si bien là où ils sont, qu'ils ne veulent plus en bouger.

L'homme du Tram. — Alors, c'est peut-être une panne ?

André. — Je crois. Vous ne savez pas si elle dure depuis longtemps ?

L'homme du Tram. — Moi je m'en fous, vous comprenez. Je nettoie les caniveaux de 8 heures à 10 heures. Et après ça, je dors dans les aubettes, jusqu'à ce que mes huit heures de travail soient passées.

André. — Alors, vous ne savez pas ?

L'homme du Tram. — Non. Ça est peut-être bien une panne, mais moi, je croirais bien plutôt que c'est une grève.

André. — Une grève ? Vous seriez prévenu ?

L'homme du Tram. — Moi ? Je ne suis pas le secrétaire du syndicat ! Est-ce que vous croyez qu'on nous donne des explications chaque fois qu'il y a une grève ?... Ça serait trop compliqué, hein ! On sort le matin comme tous les jours, et quand il y a des trams qui roulent, on se dit : « Il n'y a pas de grève ! » Et quand il n'y a pas de trams qui roulent, on se dit : « Il y a grève ! » Ça est simple comme un tram-car...

André. — En effet... Du reste, pour nous autres, voyageurs, c'est encore plus simple !... On sort le matin en se disant : « Les trams sont sûrement en grève. » Et quand ils ne le sont pas, on est tout étonné.

L'homme du Tram. — Si vous voulez venir avec moi jusqu'à la Maison du Peuple, on saura peut-être quelque chose.

André. — Non, merci, je dois attendre ici.

L'homme du Tram. — Quoi ? Un tram ?

André. — Pas si bête ! Si tout le monde avait son vélo comme moi, vous verriez bien qu'il y aurait moins de grèves dans les trams.

L'homme du Tram. — Ça est certain ! Moi, avec l'augmentation des salaires, je compte bien m'acheter une automobile l'hiver prochain. Je m'en vais, salut ! Allez ! Rentrez seulement votre bécane ! je ferme les yeux. (Il sort.)

André. — Je ferme les yeux ! Et il vient à peine de s'éveiller. Le voilà bien, le travail intensif qui remettra d'aplomb le pays. (Puis il entre son vélo dans l'aubette, tire une pipe de sa poche, la bourre, l'allume, achète un journal à la marchande qui se trouve à l'intérieur de l'aubette et se met à lire sur le seuil. Il regarde l'heure.) Une heure passée... Ma petite Simone sera allée manger dans les environs... Si elle n'est pas là dans cinq minutes, il faudra que je parte.

———o———

Scène IV.

ANDRE. — SIMONE. — ZEZETTE.

Simone et Zezette entrent de gauche, bras dessus, bras dessous. — Simone a un manteau. — Zèzette un imperméable.

Simone (regardant sa montre-bracelet). — Nous avons tout le temps. Viens, je vais acheter un journal de modes.

Zezette. — Si tu veux.

Simone (au moment d'entrer dans l'aubette). — Oh André ! C'est gentil d'être venu. Bonjour, chéri.

André. — Bonjour, petite Mone. (Ils s'embrassent.) Bonjour, Mademoiselle Zezette.

Zezette. — Bonjour, M'sieur André. Ça va bien ?

André. — Merci... Vous aussi, je vois, malgré la drache...

Zezette. — Oh ! moi, je mets tous les jours mon imperméable. Une averse est si vite arrivée.

André. — Oui, vous êtes prévoyante, vous ! Ce n'est pas comme ma petite Mone, qui ne veut jamais prendre un parapluie.

Simone. — C'est pour me faire des scènes que tu es venu jusqu'ici ?

André. — Non, Madame, c'est pour t'apporter ta dînette.

Simone. — Ma dînette ? Pourquoi ?

André. — Tiens, pour la manger, parbleu ! Je me suis dit : par ce fichu temps et sans parapluie, elle ne reviendra pas à Schaerbeek.

Simone. — Tu l'as deviné tout seul ? Je suis pourtant déjà revenue par des temps bien plus mauvais.

André. — Oui, mais il y avait, tout arrive, des trams ces jours-là. Tandis qu'aujourd'hui...

Zezette. — Aujourd hui, c'est la panne traditionnelle.

Simone. — Tu as remarqué la panne ?

André. — Parbleu ! Quand je suis sorti de mon bureau, la panne sévissait déjà ! Je me suis dit : « Il y en aura pour un bout de temps ! » Et j'ai pédalé jusqu'à la maison pour vite chercher des tartines à tout hasard.

Simone. — C'est gentil tout plein ! Seulement, nous ne l'avons pas attendue, ta dînette. Nous sommes allées manger dans un drôle de petit bazar de la rue de Louvain, où on a encore un excellent beefsteak pour cinq francs.

André. — Un beefsteak pour cinq francs ? Mais c'est pour rien ! Il faudra me donner l'adresse.

Simone. — L'adresse ! Ce n'est pas tout à fait sur ta route et je ne crois pas que tu viendrais jusqu'à là, rue de Louvain, uniquement pour « profiter sur un beefsteak à 5 francs ».

André. — Le fait est que pour aller de Schaerbeek à Laeken, il n'est pas indispensable de passer par la rue de Louvain.

Zezette. — C'est doublement gentil d'être venu pour apporter des tartines à Simone.

André. — Voilà comme je l'aime, ma petite Mone ! Mais, puisque tu

as mangé un si bon beefsteak à 5 francs, moi, je les garde, les tartines ! Tu comprends ! J'ai eu le temps d'aller vite les préparer, mais je n'ai pas eu le temps de manger.

Simone (l'embrassant). — Gentil petit homme.

André. — Alors, je les mangerai en arrivant au bureau (tout en sortant son vélo de l'aubette). — Là-dessus je file. M. Dupont m'a demandé d'être là à une heure et demie, et il est déjà presque le quart. Au revoir, petite Mone, à tantôt.

Simone. — Au revoir, chéri ! (Ils s'embrassent.)

André. — Au revoir, Mademoiselle Zezette.

Zezette. — Au revoir, Monsieur André. (Il enfourche son vélo et disparaît.)

Scène V.

SIMONE. — ZEZETTE.

Zezette (le regardant partir). — Il est gentil, ton André.

Simone. — Oui, il est gentil. (Zezette soupire.) Tu soupires, Zezette ? Qu'est-ce que tu as ?

Zezette. — Rien. Je pense.

Simone. — A quoi ?

Zezette. — Au bonheur d'avoir quelqu'un qui pense à vous au point de vous apporter des tartines quand il pleut et que les trams sont en panne.

Simone. — Tu connaîtras ce bonheur.

Zezette. — Tu crois ? Moi je n'espère plus.

Simone. — Allons donc ! Tu es jeune, tu es jolie. Si celui-là ne te remarque pas, un autre te verra passer et t'arrêtera au passage.

Zezette. — Oui ! Mais c'est justement celui qui ne me remarque pas que moi j'ai remarqué.

Simone. — Et c'est pour ça que tu m'as fait manger au galop et que nous voici devant cette aubette à 1 heure 20, alors que nous ne devons être au bureau qu'à deux heures.

Zezette. — Tu es fâchée ?

Simone. — Mais non, petite bête. Il ne pleut plus, les trams ne nous assourdissent pas de leur bruit de ferraille. Donne-moi le bras, promenons-nous dans le bois en attendant que le loup y arrive. (Elles se promènent de long en large.)

Zezette. — Le loup ! S'il n'y avait que des loups comme celui-là les petits chaperons rouges resteraient tous vieilles filles.

Simone. — Mais est-ce que tu l'aimes vraiment ?

Zezette. — Mais oui, je l'aime. Il n'y a qu'une façon d'aimer : je l'aime vraiment.

Simone. — Mais qu'est-ce qui peut te plaire en lui ? Il n'est pas beau.

Zezette. — Oh ! il n'est pas mal.

Simone. — Il n'est pas élégant !

Zezette. — Il est toujours très propre.

Simone. — Je ne crois pas qu'il soit très intelligent.

Zezette. — Mais il a l'air si bon garçon.

Simone. — Enfin ! tu l'aimes.
Zezette. — Je l'aime !
Simone. — Et le hasard qui, à ce qu'il paraît, est un grand maître, fait en sorte qu'il me remarque, moi, sans voir le joli visage de petite fille qui se tend vers lui.
Zezette. — Je suis peut-être trop petite ?
Simone. — Mais non c'est le hasard, je te dis. Ce grand maître, qui fait toujours tout de travers. Depuis qu'il m'a adressé la parole pour la première fois, sur la plateforme du tram, j'ai failli lui dire : « Monsieur, je n'entends pas de cette oreille-là, mais il y a, à côté de moi, quelqu'un qui ne demande pas mieux que de vous écouter. »
Zezette. — Tu avais deviné que je l'aimais.
Simone. — Que tu l'aimais ? Non ! Et j'ai été stupéfaite lorsque tu me l'as avoué tout à l'heure. Mais j'avais remarqué que tu le regardais d'un œil sympathique, et je me disais : A la longue, ça deviendra peut-être de l'amour.
Zezette. — Du premier jour, ça été de l'amour. Dès la première minute où je l'ai aperçu sur la plateforme du tram, j'ai compris ce que c'était qu'un coup de foudre.
Simone. — Un coup de foudre sur un tram électrique, c'est dangereux.
Zezette. — Il parle d'une voix si douce ! Il te dit de si jolies choses.
Simone. — De si jolies choses : Comme il fait beau n'est-ce pas, mademoiselle ! On sera content d'avoir fini sa journée, n'est-ce pas, mademoiselle ? En effet, c'est assez inédit.
Zezette. — Ce doit être un poète.
Simone. — Oh ! non ! C'est un employé au Ministère des sciences et des arts.
Zezette. — C'est une cause d'empêchement ?
Simone. — Absolument ! Tous les poètes sont aux Affaires étrangères.
Zezette. — Tu ne dois pas te moquer de lui : il a l'air d'un si bon garçon.
Simone. — En tous cas, ce bon garçon m'agace un peu, moi, tu comprends ?
Zezette. — Parce que tu aimes ton André !
Simone. — Justement ! Il aurait bien dû remarquer à la façon dont je lui répondais... ou plutôt, dont je ne lui répondais pas, que je ne tenais pas à continuer la conversation. Mais, non, il s'obstine, il insiste. On ne peut plus prendre un tram sans le trouver sur la plateforme. On en arrive à souhaiter des pannes ou la grève.
Zezette. — Oh !
Simone. — D'autant plus que lorsqu'on est serré ; et c'est presque tous les jours. Il a une façon de vous pousser qui n'est pas des plus agréable.
Zezette. — Oh ! Il ne le fait pas exprès.
Simone. — Je le sais bien ! Ce n'est pas sa faute, s'il bedonne.
Zezette. — Il bedonne ! Il ne bedonne pas du tout ! Il n'est pas maigre, mais il ne bedonne pas.
Simone. — Si, il bedonne ! Parce que s'il ne bedonnait pas il y a longtemps que je l'aurais remis à sa place, moi ; il a une façon de vous pousser son ventre dans les reins.
Zezette. — Brrrou ! Tu en fais une affaire. Moi, je voudrais bien qu'il me pousse un peu son ventre dans les reins.
Simone. — Veux-tu te taire ! Zezette !

Zezette. — Mais oui ! Ça me prouverait au moins qu'il m'a remarquée, mais il est ébloui par toi ! Alors, moi, je reste dans l'ombre.

Simone. — Veux-tu que je change de tram ?

Zezette. — Oh ! non, il changerait aussi, et je ne le verrais plus.

Simone. — Et tu serais malheureuse ?

Zezette. — Je crois que j'en mourrais.

Simone. — Rien que ça ?

Zezette. — C'est que je l'aime, moi, tu comprends ? Je suis à l'âge où l'on aime, n'est-ce pas ? Et je me dis que si j'avais un brave garçon comme celui-là pour époux, je serais parfaitement heureuse, tandis que si je n'obtiens pas sa main, je serai très, très, très malheureuse.

Simone. — Oh ! Zezette ! Et bien, je vais lui dire.

Zezette. — Oh ! non, ne fais pas ça !

Simone. — Je vais en tous cas le prier de ne plus m'adresser ses phrases poétiques sur les plateformes des trams.

Zezette. — Alors, il s'en ira et je l'aurai perdu par ta faute.

Simone. — Par ma faute ? Je ne peux pourtant pas le laisser continuer à me faire la cour dans l'espoir que c'est toi qu'il épousera. (Soudain, s'arrêtant.) Oh ! mais si ! Oh ! ma petite Zezette, je viens d'avoir une idée épatante. Je vais lui donner une petite leçon.

Zezette. — Oh !

Simone. — Qui le jettera dans tes bras.

Zezette. — Ah !...

Simone. — Tu verras ça, tu verras ça !

Zezette (très troublée). — Dis, Simone, dis, le voilà, il arrive.

Simone. — Et bien, laisse-le arriver. Tu ne vas pas te trouver mal, j'espère ?

Zezette. — Oh ! non, mais je le trouve si bien.

Simone. — Rien qu'à sa façon de brandir son parapluie, on voit que c'est un séducteur. Il n'est pas seul. Il amène du public, maintenant, pour assister à ses improvisations amoureuses ! Petite Zezette, je vais travailler pour toi ; ne t'étonne pas de ce que je dirai. Plus tard, tu verras le résultat.

Scène VI.

SIMONE. — ZEZETTE. — GUSTAVE. — ANTOINE. (Un instant.)

Gustave (accourant, très empressé). — Bonjour, Mademoiselle Simone ! Quel heureux hasard de vous rencontrer.

Simone. — Bonjour, Monsieur Gustave Van Diest ! Vous allez bien ?

Gustave. — Très bien, je vous remercie. Je vous présente mon ami Antoine. (A Antoine.) Tu peux t'en aller maintenant.

Simone. — Enchanté de faire votre connaissance.

Antoine. — Moi de même, Mademoiselle.

Gustave. — C'est un ami d'enfance ! Vous comprenez, nous ne nous quittons pas. (Bas). Allez ! fous le camp maintenant.

Simone. — Vous savez que Zezette est là aussi.

Gustave (se retournant). — Oh ! pardon ! Bonjour, Mademoiselle Zezette. Je ne vous avais pas vue.

Simone (à part). — Quel mufle !

Zezette (à part). — Quel gentil garçon !

Gustave. — Je vous présente Antoine, mon ami d'enfance, mon inséparable... (bas, à Antoine). Est-ce que tu vas filer, nom de chien !

Antoine (bas, également). — Mais non, je ne vais pas filer Cette petite est charmante !

Gustave (bas). — Qu'est-ce que tu dis ? (Haut, à Simone.) Il est fou !

Simone. — Qui ?

Gustave. — Lui !

Simone. — Pourquoi ?

Gustave. — Je ne sais pas ! Ça n'a pas d'importance. (Pendant ce temps, Antoine s'est approché de Zezette et lui adresse des œillades et des sourires.)

Zezette. — Qu'est-ce qu'il me veut, celui-là ?

Simone. — Vous avez été victime de la panne ?

Gustave. — Comme vous dites ! Victime de la panne ; je pourrais même dire que je suis resté dans la pannade.

Simone (à part). — Quel imbécile !

Zezette. — Comme il a de l'esprit.

Antoine (qui est près d'elle). — Et comme vous êtes jolie !

Zezette (sur la défensive). — Qu'est-ce que vous dites ?

Gustave (à Simone). — Et je puis dire aussi que je bénis cette panne.

Zezette. — Paf ! (En effet, Antoine, très entreprenant, a essayé de prendre la taille de Zezette et celle-ci lui a envoyé une gifle.)

Gustave. — Quoi ?

Zezette. — C'est votre inséparable qui veut me prendre par la taille.

Gustave. — Oh ! Antoine.

Zezette. — Il me prend aussi sans doute pour son amie d'enfance ! (A Antoine, le menaçant du doigt.) Ça vous apprendra.

Gustave (très digne). — Oui, certainement, ça vous apprendra, mon jeune ami, à vous bien conduire avec les jeunes filles que je vous présente. Et maintenant, sortez !

Antoine. — Sortez ! Mais nous sommes dans la rue.

Gustave. — Ça ne fait rien, sortez tout de même.

Antoine. — Si vous voulez, Monsieur !

Gustave. — Je reste entièrement à votre disposition.

Zezette (effrayée). — Vous n'allez pas vous battre pour moi.

Gustave (riant). — Oh ! non, hein. Ça est une façon de parler. Vous lui avez donné une leçon, et ça est très bien fait.

Antoine. — Et je vous présente mes excuses, Mademoiselle.

Zezette (très digne). — Je les accepte.

Gustave. — Et maintenant, il s'en va, parce qu'il travaille aussi sur un bureau (bas). Est-ce que tu vas filer, oui ou non ?

Antoine (bas). — Oui, mais elle est charmante, cette petite, tu sais (à Simone.) Au revoir, Mademoiselle ! Au plaisir !...

Simone. — Au revoir, Monsieur Antoine.

(Pendant ces deux répliques, Gustave, frappé pour la seconde fois par l'exclamation de son ami, regarde à la dérobée Zezette, puis il dit :)

Gustave (à part). — Je ne sais pas ce qu'il a à dire tout le temps qu'elle est charmante. (Il se retourne pour retourner vers Simone au moment où Antoine se retourne pour venir vers Zezette. Rencontre.)

Antoine. — V'lan ! ton ventre est toujours dans le chemin, toi !

Gustave (vexé). — Mon ventre ! Mon ventre !

Zezette. — Mais Monsieur Van Diest n'a pas du tout de ventre.

Gustave (ravi). — N'est-ce pas, Mademoiselle ?... (à Simone). C'est vrai qu'elle est charmante !

Simone (vivement). — Vous l'avez remarqué ?

Gustave. — Non, pas moi : Antoine !

Simone (désappointée). — Ah !

Antoine (à Zezette). — Mademoiselle, voulez-vous tout de même me donner la main ? J'aurais dû voir à qui j'avais affaire.

Zezete. — Ma main, oui, la voici.

Antoine. — Vous me la donnez... Je regrette que vous ne me l'accordiez pas

Zezette. — Ma main, je ne l'accorderai pas si vite que ça !

Gustave (qui, malgré lui, observe la scène). — Mais qu'est-ce qu'il a aujourd'hui, celui-là ? Tu sais que tu vas être en retard, hein ! Il n'y a pas de trams ajourd'hui.

Antoine. — Je me sauve (il salue), Mesdemoiselles. (Il donne la main à Gustave.) Au revoir !

Gustave. — Au revoir ! (Antoine sort. Un temps. Puis Gustave rit à une réflexion.) Heu ! ça est comique, hein ?... on aurait dit tout à fait qu'il vous demandait en mariage.

Simone. — Ça ne serait pas si bête.

Zezette. — Oh ! mais moi, je ne me marierais pas comme ça avec le premier venu.

Simone. — Et tu aurais bien raison.

Zezette. — Il faudrait d'abord me plaire.

Simone. — Mais celui qui te plaira ne sera pas à plaindre.

Zezette. — Je le choisirai sans hâte. Puis, l'ayant choisi, je l'aimerai, je le dorlotterai. Je le mettrai dans des plumes et de l'ouate. (Gustave se secoue voluptueusement à cette image de bien-être.)

Simone. — Et cet heureux mortel aura la plus délicieuse petite femme qu'on puisse rêver.

Zezette. — Mais ça n'est pas comme ça que je le rencontrerai ! D'ailleurs, les gens qu'on rencontre par les jours de panne, ça sont presque toujours des coureurs. (Il recommence à pleuvoir.) (1).

Gustave (éclatant de rire). — Ça est une drôle de gamine, hein !

Simone. — Elle est charmante.

Gustave. — Oui, il y en a beaucoup qui sont de cet avis ! (Très aimable.) Mademoiselle Zezette, à Pâques, je vous donnerai une poupée.

Zezette (blessée). — Oh ! Monsieur Van Diest.

Gustave (sans remarquer et s'adressant à Simone). — Mais je suis tout de même content, Mademoiselle Simone de vous avoir rencontrée avant d'aller au bureau. Voyez-vous, cette panne m'ennuyait surtout parce que je me disais : « Je ne verrai pas Mlle Simone sur la plateforme du tram ! » Si j'avais pu croire que vous étiez sur une plateforme quelcon-

---

(1) Ceux de mes lecteurs qui ont vu la pièce à l'Olympia s'étonneront peut-être de ne pas trouver ici la courte scène à quatre, entre Simone, Zezette, Gustave et le Vieux Monsieur (le quatuor de la grille). Cela tient à ce que l'idée de cette scène appartient entièrement à Libeau. Je ne me reconnais donc pas le droit de l'intercaler dans ma brochure, réservant ainsi à mon interprète et ami, pour le cas où il rejouerait le rôle qu'il a si magistralement créé, l'exclusivité d'un épisode imaginé par lui. (P. M.)

que, je serais monté, vous savez, même si la panne avait dû durer six mois. Mais je pensais bien que vous n'iriez pas monter sur la plateforme d'un tram qui ne roulait pas. Vous êtes trop intelligente pour ça. Alors, j'étais déespéré parce que je me disais : « Ce midi, je ne verrai pas Mlle Simone ».

Simone. — Ni Mlle Zezette.

Gustave. — Ni Mademoiselle Zezette ! Et si je ne vous avais pas vue, Mademoiselle, j'aurais fait toute ma besogne de travers, au bureau. Parce que, vous comprenez, quand je ne vous vois pas, ma journée est fichue, je ne vis plus... parce que vous comprenez... (il s'emballe).

(Simone s'en aperçoit et Zezette aussi.)

Simone (l'interrompant). — Il me semble que vous êtes loquace les jours de panne.

Gustave. — Loquace ? Hum ! Oui, je suis loquace. Mais c'est parce que je n'ai jamais l'occasion de vous parler, vous comprenez. On échange comme ça quatre mots au-dessus de la tête de vingt-trois imbéciles qui n'ont rien d'autre à faire que de vous écouter. Alors, on ne peut rien dire de bien intéressant. C'est pour ça que je n'ai jamais pu vous dire grand chose... que je n'ai jamais pu vous dire ce que mon ami Antoine me disait de vous dire parce que si je ne vous le disais pas, qui est-ce qui vous le dirait... de vous dire...

Zezette. — Il va recommencer à dracher.

Gustave. — Il va recommencer à dracher ! Ce n'est pas ça que je voulais vous dire... C'est peut-être la vérité, mais nous autres, ça nous est égal, parce que dans cinq minutes, on sera au bureau, vous, en train de taper sur de petites machines à écrire, qui ont bien de la chance d'être frappées par vos jolis doigts, et moi en train de dormir devant trois dossiers sans chemises et dix chemises sans dossiers. Ce n'est pas cela que je voulais dire. Je voulais vous dire que j'ai à vous dire...

Simone. — Vous êtes allé prendre un apéritif avec votre ami Antoine ?

Gustave. — Oui ! On est allé prendre chacun un apéritif et manger un morceau : lui a mangé les deux morceaux et moi j'ai bu les deux apéritifs parce que je n'aurais pas su manger.

Zezette. — Vous n'aviez pas faim ?

Gustave. — Si, Mademoiselle.

Simone. — Vous étiez trop pressé ?

Gustave. — Non, Mademoiselle. Mais j'avais la gorge serrée par tout ce que j'avais à vous dire et que je ne vous ai pas dit et que je vais vous dire : Mademoiselle Simone....

Simone (l'interrompant). — Nous ne sommes pas seuls !

Gustave (après un regard chargé de colère à Zezette). — Quand est-ce que nous serons, enfin, une fois seuls.

Simone. — Peut-être plus tôt que vous ne croyez.

Gustave (stupéfait). — S'il vous plaît ? Comment ? Qu'est-ce que vous dites ?

Simone. — Demandez à Zezette ce que je lui ai dit tantôt ! Hein, Zezette ?

Zezette (convaincue). — Ah ! oui !

Gustave. — C'est vrai !

Zezette. — Ah ! oui, Monsieur Van Diest ! Elle m'a dit bien des choses.

Gustave. — Elle vous a dit bien des choses ? J'aurais ce bonheur qu'elle vous a dit bien des choses. Je ne puis en croire mes oreilles.

Zezette. — Oui, Monsieur Van Diest, je vous l'affirme : Simone m'a dit bien des choses.

Simone. — Et vous pouvez la croire. Zezette est l'âme la plus droite, le cœur le plus franc et le plus loyal qui existe.

Gustave. — Vous êtes l'âme le plus franc et le cœur la plus droite. Merci, Mademoiselle Zezette, Antoine avait raison.

Zezette. — Comment ?

Gustave. — Vous ne savez pas le bien que vous me faites en me disant que Simone, que Mademoiselle Simone vous a dit bien des choses.

Zezette. — J'en suis bien heureuse, Monsieur Van Diest.

Gustave. — Car toutes les choses que vous a dites Mademoiselle Simone m'évitent de dire les choses que je voulais dire, car moi, au fond, vous savez je suis un timide. Souvent je voudrais, mais je n'ose pas.

Zezette. — Et souvent vous regardez et vous ne voyez pas.

Gustave. — C'est comme vous dites Mademoiselle Zezette. Antoine avait raison.

Zezette. — Mais il n'est pas question d'Antoine.

Gustave. — Non, ça je sais. Il est question de moi, c'est bien plus intéressant ! Mais je suis un peu ému parce que vous m'avez dit que vous avait dit Simone... pardon, Mademoiselle Simone.

Simone. — Vous pouvez dire Simone tout court.

Gustave. — Je peux dire Simone tout court ? (au comble de la joie). Ah ! Mademoiselle ! Mademoiselle Simone, si jamais vous avez un frère ou un cousin qui désire avoir le prix triennal de littérature, même s'il n'a jamais rien écrit, envoyez-le moi, je le lui ferai avoir pour vous témoigner toute ma joie et toute ma reconnaissance. Je puis dire Simone tout court ! Ah ! Mademoiselle Simone je n'ai jamais été si heureux. (A Zezette :) Et puisque vous m'avez dit que Mlle Simone vous a dit bien des choses... (à Simone) moi, je puis enfin vous dire ... (Il recommence à pleuvoir.)

Zezette. — La drache recommence !

Gustave. — La drache recommence !

Simone. — Et il est deux heures !

Gustave. — Et il est deux heures !

Zezette. — Et on va être en retard.

Gustave. — Et on va être en retard.

Simone — Et on va se faire ramasser par le patron.

Gustave. — Et moi par le chef de bureau !

Simone. — Et on va encore une fois être trempés !

Gustave. — Et moi, je m'en fiche ! J'ai un parapluie. (Il l'ouvre.) Mademoiselle Simone, puis-je vous offrir l'abri de mon parapluie et l'appui de mon bras jusqu'à votre bureau ?

Simone. — Volontiers. (Elle prend le bras de Gustave.)

Le Contrôleur (reparaissant). — Messieurs, dames, la panne est terminée.

Gustave. — Merci ! Tâchez qu'il y en ait tous les jours ! Je n'ai jamais été si heureux.

(Le contrôleur ahuri, sort en faisant signe qu'il est fou.)

Gustave. — Vous venez, Mademoiselle Simone ?

Simone. — Mais oui.

Gustave. — Quand est-ce que vous reverrai ?

Simone. — Tantôt, à 5 heures, après la sortie des bureaux.

Gustave. — Je suis le plus heureux des employés du ministère. (Il va pour sortir.)

Simone. — Vous oubliez Zezette !

Gustave. — C'est vrai !... (tendant son bras gauche à Zezette). Mademoiselle Zezette, j'ai encore un bras de libre. C'est le bras gauche, le bras droit est pris.

Simone. — Le droit, c'est celui de la maîtresse.

Gustave (se retenant pour ne pas bondir). — Aïe ! vous me rendez fou.

Zezette. — Et le gauche, c'est le bras de l'épouse.

Gustave (riant après réflexion). — Ça est une drôle de gamine, hein ! (Ils s'éloignent, tandis que la drache tombe à flots.)

RIDEAU

DEUXIEME ACTE.

Chez Gustave

DEUXIÈME ACTE

Chez Gustave, le jour de Pâques. Intérieur modeste d'un célibataire qui n'est plus tout jeune et qui est employé de ministère. A droite un bureau, à gauche un poële. Chaises, canapé, un fauteuil, le tout encombré de paquets de toutes dimensions.

Scène I.

SIMONE. — GUSTAVE.

Au lever du rideau, deux coups de sonnette : Gustave jaillit de la porte de droite et bondit vers la porte de gauche : il est en pantoufles et sans col.

Gustave. — C'est elle ! (Il ouvre à gauche. Simone paraît : elle porte encore des paquets.)

Simone. — Bonjour, mon ami.

Gustave. — Bonjour, Mademoiselle Simone.

Simone. — Encore mademoiselle ?

Gustave. — Bonjour, ma chère Mademoiselle Simone.

Simone. — Débarrassez-moi ! (Il la débarrasse, s'empresse, fait tomber les paquets.) Attention ! C'est fragile ! Mettez ça là. Non, pas là, ici. (Il obéit docile et empressé.) Ah ! par exemple ! Qu'est-ce que je vois ?

Gustave (regardant par terre, autour de lui, suivant le regard de Simone). Qu'est-ce que vous voyez?

Simone (le doigt tendu). — Des pantoufles... à 3 heures de l'après-midi... Et vous n'avez pas de col ! Oh !

Gustave (très ennuyé, tâchant de s'excuser). — Vous comprenez, on a un jour de congé, n'est-ce pas... Alors on aime bien de se reposer... de se mettre à son aise.

Simone. — De se mettre à son aise ! Quelle expression triviale ! De se mettre à son aise à 3 heures de l'après-midi.

Gustave. — C'est Pâques !

Simone. — Justement ! Vous savez bien que ma tante Virginie va venir avec ses enfants !... Que nous aurons des visites.

Gustave (embêté). — Vous croyez que nous aurons des visites ?

Simone. — C'est bien possible ! ma tante amènera peut-être des amis.

Gustave (idem). — Vous croyez qu'elle amènera des amis ?

Simone. — Sans doute ! En tous cas, il n'est pas permis d'avoir encore des pantoufles et de n'avoir pas de col à 3 heures de l'après-midi ! Je parie que vous n'êtes pas encore lavé.

Gustave. — Oh ! si, je suis lavé. Je me lave tous les jours quand je me lève.

Simone. — C'est heureux ! Mais vous allez vous dépêcher d'aller enlever ces vilaines pantoufles et de les remplacer par vos bottines vernies.

Gustave (faisant la grimace). — Celles du dimanche ?

Simone. — Celles du dimanche.

Gustave (larmoyant). — Elles me font si mal au petit doigt.

Simone. — Tant pis : il faut savoir souffrir pour être beau ! Et vous allez mettre un col.

Gustave (craintif). — Un rabattu ?

Simone. — Non, un col droit !

Gustave. — Comme celui du dimanche ?

Simone. — Comme celui du dimanche.

Gustave (larmoyant). — Mais vous savez que je suis si gêné dans ces cols droits.

Simone. — Raison de plus pour les mettre souvent : c'est le meilleur moyen de s'y habituer.

Gustave. — Simone !

Simone. — Oh ! Gustave, je vous en prie.

Gustave. — J'y vais... j'y cours... j'y vole...

(Il entre dans la chambre de droite. Simone range les paquets, regarde si le poêle est chargé.)

Simone. — Gustave ?

Voix de Gustave. — S'il vous plaît ?

Simone. — Vous êtes occupé ?

Voix de Gustave. — Je mets mes bottines.

Simone. — Vous pouvez venir une minute ?

Voix de Gustave. — J'accours... je vole... me voici... (Il paraît un seul pied chaussé.)

Simone. — Ce poêle va s'éteindre : voulez-vous mettre un peu de charbon ? Il fait froid pour la saison...

Gustave. — Mais je vais me salir les mains.

Simone. — Eh bien, vous vous laverez.

Gustave. — Evidemment. (Il met du charbon.) Voilà !

Simone. — C'est très bien !

Gustave. — Est-ce que je dois tout de même mettre mes bottines vernies ?

Simone. — Bien sûr !

Gustave. — Je reviens à la minute (Il retourne dans sa chambre. Simone inspecte les meubles, la cheminée, etc.)

Simone. — Dites-moi, Gustave...

La voix de Gustave. — S'il vous plaît ?

Simone. — Il y a longtemps qu'elle est venue, votre femme à journée ?

La voix de Gustave. — Hier.

Simone. — Eh bien, elle ne se fatigue pas à enlever les poussières au moins, celle-là.

La voix de Gustave. — Il y a de la poussière ?

Simone. — Les meubles en sont gris.

La voix de Gustave. — Tiens, je n'avais pas remarqué.

Simone. — Naturellement, vous ne remarquez jamais rien.

Gustave (passant sa tête à la porte). — Je vous demande pardon : je vous ai remarquée.

(Il disparaît. Simone inspecte le bureau.)

Simone. — Oh ! C'est un véritable scandale ! Dites-moi, Gustave...

La voix de Gustave. — S'il vous plaît ?
Simone. — Vous êtes occupé ?
La voix de Gustave. — Ah ! oui !
Simone. — A quoi ?
La voix de Gustave. — A me battre contre mon col.
Simone. — Vous n'avez pas une loque à poussières ?
La voix de Gustave. — Si, il doit y en avoir ; mais je ne sais pas où, milliards de nom de chien !...
Simone. — Oh ! Soyez poli.
La voix de Gustave. — Ce n'est pas contre vous, c'est contre mon col ! (Passant sa tête.) Est-ce que vous tenez absolument à ce que je mette un col droit ?
Simone. — Absolument ! Vous êtes dix fois mieux.
Gustave. — Dix fois mieux... et dire que je me trouve si bien avec un col rabattu... Enfin ! (Il disparaît.)
Simone. — Dites-moi, Gustave ?
La voix de Gustave. — S'il vous plaît ?
Simone. — Est-ce que vous n'avez pas un vieux mouchoir sous la main ?
Gustave — Un vieux ? Non ! Mais si voulez un neuf ?
Simone. — Oui, apportez-le moi tout de suite.
Gustave. — Tout de suite ! (Il paraît le col à moitié attaché.) Voilà ! (Il tend un mouchoir à Simone.)
Simone. — Ce n'est pas pour moi. Ouvrez-le et frottez un peu ce bureau et cette cheminée.
Gustave. — Avec un mouchoir propre ? Mais ça va le salir.
Simone. — Eh bien, vous le ferez laver.
Gustave. — Evidemment. (Il s'approche de la cheminée et se prépare à enlever la poussière avec le mouchoir propre. Mais ça lui fait mal au cœur. Alors, il pousse le mouchoir dans la manche de sa chemise et frotte la cheminée avec sa main... puis il frotte sa main à son pantalon.)
Simone — Frottez un peu votre bureau également Il est dégoûtant de poussière.
Gustave. — Avec le mouchoir propre ?
Simone. — Mais oui.
Gustave. — Bien. (Même jeu qu'à la cheminée. Pendant ce temps, Simone va regarder la cheminée, puis elle vient regarder le bureau.)
Simone. — Ce n'est pas le rêve ! Mais c'est tout de même un peu mieux. (A Gustave.) Votre col n'est pas encore attaché ?
Gustave. — A moitié.. la moitié la plus difficile. (Il essaie d'attacher la seconde moitié, et ses doigts, noirs de poussière s'impriment sur le col.)
Simone. — Oh !
Gustave. — Qu'est-ce qu'il y a ?
Simone. — Regardez donc dans la glace... Regardez votre col ! Vous ne vous êtes donc pas lavé les mains après avoir chargé votre poêle ?
Gustave. — Mais si.
Simone. — Alors, c'est encore cette poussière ?
Gustave. — Oui, c'est cette poussière.
Simone. — Vous ne pouvez pas garder ce col !
Gustave. — N'est-ce pas ? Je vais plutôt mettre un rabattu !
Simone. — Ah ! non, non, non ! Un droit : vous en avez un autre, j'espère ?
Gustave. — Je... je ne crois pas !

Simone. — Alors, vous allez sortir rapidement et aller en acheter un.

Gustave. — Non... je réfléchis... il doit en rester encore un au fond de mon tiroir.

Simone. — Heureusement! Allez le mettre. (Il va pour sortir.) Ah! donnez-moi le mouchoir avec lequel vous avez enlevé la poussière.

Gustave. — Mais, c'est que...

Simone. — Donnez, voyons.

Gustave. — C'est qu'il n'est pas très sale.

Simone. — Allons donc! Il doit être noir de poussière. Et la poussière, c'est un nid à microbes.

Gustave. — Le voici.

Simone. — Je vais le mettre au linge sale. Ou plutôt, non, j'y songe, pour détruire les microbes... (Elle ouvre le poêle et y jette le mouchoir.) Voilà! c'est radical.

Gustave (à part). — C'était bien la peine de salir mes doigts pour épargner mon propre mouchoir.

Simone. — Vous êtes heureux de me voir?

Gustave. — Très heureux!

Simone. — Alors, allez vite achever de vous habiller, et revenez... J'ai une petite surprise pour vous.

Gustave. — Une surprise? Qu'est-ce que c'est?

Simone. — Non, non, pas avant que vous ne soyiez en toilette.

Gustave. — Je cours... je vole... je reviens!... (il disparaît).

Simone (bas, fouillant dans son sac). — Qu'est-ce que j'ai fait de la photo de Zezette? (Cherchant dans la poche de son paletot.) Ah! la voici. (Elle va la mettre sur la cheminée.) Là. (Elle hoche la tête.) Pauvre Zezette! On peut bien dire que l'amour est aveugle! (On sonne.) Est-ce que ce serait déjà... Oh! non... il est trop tôt.

La voix de Gustave. — Podverdouche de nom de chien! On sonne juste au moment où mon bouton allait entrer dans ma boutonnière.

Simone. — Continuez votre toilette, je vais ouvrir. (Elle va ouvrir et échange quelques mots avec quelqu'un qui lui remet un petit paquet.) Bien... je viens... (Allant vers la chambre de Gustave.) Dites-moi, Gustave?

La voix de Gustave. — S'il vous plaît?

Simone. — Vous n'avez pas 50 francs?

La voix de Gustave. — Si... ça j'ai encore.

Simone. — Passez-les moi, s'il vous plaît.

La voix de Gustave. — Voilà... (et son bras tend un billet que Simone prend et qu'elle va porter à l'autre porte).

Simone. — Voilà! (Puis elle referme et dépose le petit paquet sur la cheminée.)

La voix de Gustave. — C'était une commission?

Simone. — Oui, une petite emplette que je me suis fait apporter ici pour plus de facilité.

La voix de Gustave. — Est-ce que vous avez remarqué qu'au jour d'aujourd'hui, la moindre petite emplette coûte tout d'un coup cinquante francs?

Simone. — Quelle délicatesse! (haut) Oui, en effet!

La voix de Gustave. — Je parie que ça est des bas de soie que vous avez achetés?

Simone. — Non, ce ne sont pas des bas de soie.

La voix de Gustave. — Des cravates pour moi?

Simone. — Ce ne sont pas des cravates.

La voix de Gustave — Des friandises, peut-être ?

Simone. — Non.

La voix de Gustave. — Des fleurs ?

Simone — Non plus. C'est tout simplement une laisse pour le petit fox de tante Virginie.

Gustave (passant sa tête au fond). — Une laisse ?

Simone — Mais oui.

Gustave. — Une laisse qui coûte 50 francs ?

Simone. — C'est le prix maintenant : pour avoir quelque chose de solide, il faut mettre çà !

Gustave (disparaissant). — Awel santé !

Simone. — Du reste, celle-ci est une véritable occasion : elle est en cuir de Cordoue, inusable : c'est pour rien.

La voix de Gustave (caverneuse). — Awel, santé !

Simone. — Etes-vous prêt ?

La voix de Gustave. — Je suis presque prêt... Une, deux, trois... Me voilà. (Il paraît. Il a des souliers vernis, son col droit, sa redingote Il est éblouissant.)

Simone. — Ah ! au moins, vous êtes présentable ! Et maintenant, venez vite vous asseoir près de moi pour que je vous révèle ma surprise. (Elle le fait asseoir près d'elle.)

Gustave. — Moi aussi, j'ai une surprise pour vous.

Simone. — Oui, mais je peux dire la mienne d'abord ?

Gustave. — Oui, sûr... Vous savez bien que vous pouvez tout faire ici.

Simone. — Eh bien, voilà ! Vous allez bondir de joie. Tenez-vous bien. J'ai un piano.

Gustave. — S'il vous plaît ?

Simone. — J'ai un piano. (Tirant une lettre de sa poche.) Tenez, lisez. (Elle lit à haute voix.) « Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous informer » qu'un de nos pianos de location étant rentré, nous le ferons porter, dès » cet après-midi, chez Monsieur Gustave Van Diest, à Schaerbeek. »

Gustave. — Un piano ? On va porter un piano ici ?

Simone. — Aujourd'hui même.

Gustave. — Vous ne m'aviez rien dit de ça !

Simone. — Justement, c'est la surprise.

Gustave. — Mais je ne sais pas jouer du piano.

Simone. — Ce n'est pas pour vous, c'est pour moi ! Chaque fois que je viendrai je pourrai jouer du piano.

Gustave. — Mais je n'aime pas le piano. Ça me donne mal de tête.

Simone. — Les premières fois, c'est possible ; mais on s'y habitue vite : au bout d'un an, vous ne pourrez plus vous en passer.

Gustave. — Mais quand j'ai trouvé ce petit appartement, la concierge m'a fait jurer sur la tête de toute ma famille que je n'avais pas de chien et que je ne faisais pas de musique.

Simone. — Ça ne fait rien : vous donnerez 100 francs à la concierge et elle ne dira plus rien du tout.

Gustave. — Mais je n'ai pas assez de place ici pour mettre un piano.

Simone. — Oh ! je vous en prie, Gustave, assez ! Si c'est comme ça que vous accueillez mes surprises !

Gustave (se rasseyant). — Pardon, pardon !... Mademoiselle Simone... Je ne suis qu'un imbécile... je pense à me fâcher contre un piano et je ne pense pas à profiter de votre jolie présence qui est pourtant si rare.

Est-ce que je ne peux pas... aujourd'hui... pour la première fois vous donner une baise?...

Simone. — Pas encore.

Gustave. — Pas encore?

Simone. — Pas encore tout de suite. Vous m'aviez parlé d'une surprise, vous aussi. Voyons, quelle est votre surprise?

Gustave (tirant un petit écrin de sa poche). — Voilà ma surprise !

Simone. — Oh ! la jolie bague !

Gustave (qui a évidemment préparé un petit speech, essaie de le prononcer, mais l'émotion le fait bafouiller). — Simone, hum ! Mademoiselle Simone, voilà presque quatre semaines que vous m'avez dit, un jour qu'il drachait et que les trams étaient en panne : Monsieur Gustave, je suis très touchée par votre amour et votre discrétion et je veux y répondre dans la mesure du possible. Voilà presque quatre semaines que vous me permettez, tous les soirs, à 5 heures, de faire un petit bout de chemin avec vous...

Simone. — Et Zezette!

Gustave. — ...et Zezette. Depuis ces quatre semaines, vous êtes venue chez moi, trois fois, parce qu'il y a eu trois dimanches, et aujourd'hui c'est la quatrième, parce que c'est Pâques. Chaque fois, vous arrivez comme aujourd'hui vers 3 heures. Vous vous occupez un peu du poêle, un peu de la poussière, un peu de moi, et à 3 h. 1/2, souvent même à 3 h. 20, votre amie Zezette arrive pour prendre le café. Aujourd'hui, c'est Pâques, et vous avez invité votre tante Virginie et ses enfants. J'en suis très heureux, Mademoiselle Simone, et je profite de cette fête catholique et enfantine pour vous dire ceci : toutes les précautions que vous avez prises pour ne jamais rester seule avec moi que juste le temps de vous occuper un peu du poêle et un peu des poussières, toutes ces précautions, ça était des précautions inutiles. En me voyant comme ça si dégagé et si entreprenant sur les plateformes des trams, vous avez peut-être cru des choses, et je suis sûr que votre petit cœur a battu, la première fois que votre joli doigt a appuyé sur le bouton de ma sonnette. Eh bien, Mademoiselle Simone, vous vous étiez trompée sur mon compte. Malgré mon air séducteur, je suis, je peux l'avouer, un bon et honnête garçon. Vous étiez, vous êtes et vous serez toujours en parfaite sécurité chez moi, et cette bague que je vous offre comme surprise, à l'occasion de la fête de Pâques. cette bague, si vous voulez, Mademoiselle Simone, ça sera la bague de nos fiançailles.

Simone (s'est levée, peut-être un peu émue, mais très ennuyée). — Gustave. Je sais que vous êtes un bon et honnête garçon... Je l'ai remarqué tout de suite. Aussi, je vais vous dire tout doucement ceci : aujourd'hui, c'est la fête de Pâques... C'est la fête des enfants. Ne pensons qu'à eux... Aux enfants qui vont venir ici tout à l'heure, égayer votre logis de célibataire. Votre bague... mettez-là dans le tiroir de votre bureau. Oh ! ne faites pas cette figure! Elle en ressortira à son heure... et cette heure est peut-être très proche. Ecoutez-moi bien! Cette bague, je vous l'affirme, sera la bague de vos fiançailles.

Gustave (riant). — Ah! Heureusement, vous savez, parce que pendant deux trois secondes-là, moi je n'ai pas su ce que je devais croire. (Il va remettre la bague dans le tiroir de son bureau.) Vous pouvez dire que vous avez comme ça un tout petit peu fait frissonner mon épine dorsale.

Simone. — Vous frissonnez si vite !

Gustave. — Si vite ? Qu'est-ce que je deviendrais, si vous me repoussiez
Simone. — Croyez-vous qu'il n'y ait que moi sur la terre ?
Gustave. — Pour moi, il n'y a que vous !
Simone. — Allons donc !
Gustave. — En tous cas, je ne vois que vous.
Simone. — Ah ! voilà ! Vous ne voyez que moi... Parce que vous re gardez bien mal autour de vous ! Vous voulez vous marier et vous croye que je suis la femme qu'il vous faut. Quelle erreur ?
Gustave. — Dites, vous n'allez pas commencer à me rendre triste pou mes Pâques ?
Simone. — Non ! mais j'en connais une, moi, qui serait tout à fait l femme qu'il vous faut.
Gustave (incrédule). — Qui ça ? (On sonne.)
Simone. — C'est Zezette.
Gustave. — S'il vous plaît ?
Simone. — C'est Zezette qui a sonné. (Elle va ouvrir.)
Gustave (à part). — Aujourd'hui, il n'est même pas 3 h. 20.

Scène II.

SIMONE. — ZEZETTE. — GUSTAVE.

Zezette (entrant en coup de vent, toute fraîche d'avoir couru). — Bon jour, vous autres ! (Elle embrasse Simone, puis elle va près de Gustave. Tenez, Monsieur Gustave, je vous ai apporté une surprise !
Gustave. — Un piano !
Zezette (offrant un paquet). — Un œuf de Pâques.
Gustave (ravi). — Oh ! çà c'est gentil... Des fondants, du massepain J'adore le massepain... (il ouvre le paquet). On dirait que vous con naissez mes préférences (lui prenant les mains). Merci, Zezette... Vou êtes bien gentille.
Simone. — Vous ne l'embrassez pas ?
Zezette (gênée). — Oh ! Simone !
Gustave (gêné aussi, sans bien s'expliquer pourquoi). — C'est ça, vous.. Hum !... Un massepain ?...
Simone. — Merci, je n'aime pas le massepain.
Gustave. — Et vous, Zezette ?
Zezette. — Moi, je l'adore !!... (Puisant dans le paquet.) C'est même pour ça que je vous en ai apporté... pour manger la moitié.
Gustave (mangeant aussi). — Ça est bon, hein ?
Zezette. — Délicieux ! (enlevant son chapeau, son paletot, ses gants). Oh ! je suis contente d'être ici ! Il y a un monde, en ville : on se croirai au carnaval, tellement on est bousculé sur les boulevards. Quelle bous culade.
Simone. — J'adore cette animation.
Zezette. — Moi pas.
Gustave. — Moi non plus.
Zezette. — Et des gosses avec des trompettes, et des chevaux, et de fusils ! Et un potin qu'ils font !
Gustave. — Aïe ! moi je n'aime pas ça !

Zezette. — Moi non plus, par exemple.
Simone. — Ah ! moi bien : les enfants, c'est l'animation de la vie.
Zezette. — Pas avec des chevaux de bois, et des trompettes.
Gustave. — Et pas avec des fusils surtout ! Est-ce que ça est un jouet à donner à des enfants !
Zezette. — C'est vrai ça ! Depuis la guerre, on ne pense qu'à donner aux enfants des fusils, des sabres, des canons.
Gustave. — Et des aéroplanes ! On dirait, potferdouche, qu'on veut leur donner l'envie de recommencer.
Zezette. — C'est bien vrai.
Gustave. — Au lieu de tâcher de leur faire oublier ces horreurs, on dirait qu'on veut que le souvenir en soit « perpété »,
Zezette. (reprenant). — ...tué.
Gustave. — Oui, on dirait qu'on veut leur dire : « Tuez ! »
Zezette. — Non !
Gustave. — Non ?... Si !...
Zezette. — Ce n'est pas ça que j'ai voulu dire : Vous avez dit : « On dirait qu'on veut que le souvenir... »
Gustave. — ...en soit « perpété », parfaitemeit.
Zezette. — C'est « perpétué » qu'il faut dire.
Gustave. — C'est vrai ? Merci ! (A Simone :) Comme elle est instruite, hein ?
Simone. — Une perle !
Gustave. — Et moi une huître (réfléchissant à lui-même). Tiens, j'ai déjà dit ça, ou à peu près, un jour que les trams étaient en panne.
Simone. — Alors, vous ne les aimiez pas, les enfants ?
Gustave. — Ça, je ne dis pas ! Je n'en ai jamais fait. Alors... on ne peut pas savoir... Mais ce que je n'aime pas, ça est tout le potin qu'ils savent faire. Moi, j'aime surtout le calme.
Zezette. — Ah ! le calme...
Gustave. — Etre bien tranquillement chez soi...
Zezette. — Près d'un bon feu...
Gustave. — Qui ronfle...
Zezette. — Sans col...
Gustave. — Sans col...
Zezette. — Et dans de bonnes pantoufles bien larges.
Gustave. — Et dans de bonnes pantoufles bien larges.
Zezette. — Et bien chaudes.
Gustave. — Et bien chaudes.
Zezette. — Et se laisser vivre doucement, en laissant dans la rue le mauvais temps et le bruit.
Gustave. — Ah ! Mademoiselle Zezette, comme vous comprenez bien l'existence ?
Simone. — Il me semble que vous êtes faits pour vous entendre.
Gustave. — Ça je dois dire, que Mademoiselle Zezette a tout à fait les mêmes goûts que moi, et ça n'est pas la première fois que je le remarque.
Simone. — Comment ! Vous avez remarqué ?
Gustave. — Oui, oui... C'est que moi, vcyez-vous, sous mes dehors futiles, je suis un observateur.
Simone. — C'est vrai ?
Gustave. — C'est vrai ! Ainsi, depuis tout un petit moment, n'est-ce pas, j'ai remarqué quelque chose.

Simone. — Quelle chose ?

Gustave. — Moi, j'ai remarqué quelque chose de bien gentil... u jolie pensée que Mlle Zezette a eue pour mes Pâques. N'est-ce pas, Mac moiselle Zezette.

Zezette. — Les massepains ?

Gustave. — Non, non... autre chose aussi... quelque chose de bi gentil qui m'a tapé à l'œil tout à coup.

Zezette. — Quoi donc ?

Gustave (montrant la cheminée). — Çà.

(Simone et Zezette regardent vers la cheminée. Simone réprime u envie de rire.)

Zezette. — Çà ?

Gustave. — Oui, çà, sur la cheminée.

Zezette (étonnée). — Ah ! par exemple ! Ma photo !...

Gustave. — Et je vais vous dire que vous l'avez mise là avec u subtilité sans pareille, parce que moi, je n'ai même pas remarqué à q moment vous l'avez déposée.

Zezette. — Mais ça n'est pas moi.

Gustave. — Vous êtes joliment agile, et vous êtes aussi rudement ge tille, parce que vous me faites un très grand plaisir en me donnant vo photo pour mes Pâques.

Zezette. — Mais quand je vous dis...

Gustave. — Doublement plaisir. D'abord, parce que je suis très conte d'avoir votre photo... Ensuite, parce que j'espère que çà décidera M Simone à me donner la sienne.

Zezette. — Merci (bas à Simone). Tu sais, je la reprendrai, ma pho

Simone (bas). — Ne fais pas ça, petite malheureuse, c'est de la pro gande par l'image.

Gustave. — Et maintenant, nous allons prendre une bonne tasse café.

Zezette. — Avec des tartines.

Gustave. — C'est ça !

Simone. — Oh ! mais vous êtes fous tous les deux ! Une tasse de caf des tartines... Et tante Virginie qui va venir avec les enfants. Vous songez pas ! Pour qui nous prendrait-on ? Un doigt de porto avec biscuit, voilà ce qu'il faut !

Zezette (très dégoûtée). — Du porto... l'après-midi ?

Gustave. — Mais ça est un apéritif, du porto !

Simone. — C'est pour ça que ça se prend entre les repas. Allons, vi où est votre porto ?

Gustave. — Je n'en ai pas ! Je n'en ai jamais eu ! Quand j'ai envie d' porto, je me le fais offrir... euh !... je me le paie dans un Bodega qu conque.

Simone. — Vous n'avez pas de porto ? Et vous vous piquez de recevo

Gustave. — Je ne me pique pas...

Simone. — Taisez-vous, vous allez vous rendre odieux (Gustave va une armoire et en sort un haut de forme.) Qu'est-ce que vous faites

Gustave. — Eh bien ! Je vais chercher du porto chez l'épicier.

Simone. — Vous allez chercher du porto en redingote et en buse ? M pauvre ami, vous avez encore beaucoup à apprendre. (Elle met son c peau et son paletot.)

Gustave. — Qu'est-ce que vous allez faire ?

Simone. — Chercher du porto. Donnez-moi de l'argent ?

Gustave (donnant deux billets de cinq francs). — Voilà, Mademoiselle Simone.

Simone. — Dix francs ? Qu'est-ce que vous voulez que je fasse avec ça ?

Gustave. — On m'a dit qu'il y a du très bon porto chez l'épicier, à 5 francs, verre compris... et pour les petits biscuits...

Simone. — A cinq francs ! C'est du poison ! D'ailleurs, est-ce qu'on achète du porto chez les épiciers ? Je vais vous en chercher chez le liquoriste du coin, à 14 francs la bouteille, et vous m'en direz des nouvelles ! Tenez, reprenez vos dix francs et donnez-m'en vingt ! Ça suffira. (Il s'exécute.) Merci ! (Elle fait un clin d'œil à Zezette.) Je reviens dans cinq minutes. (Elle sort.)

Scène III.

ZEZETTE. — GUSTAVE.

Gustave, malgré toute sa bonne volonté est un peu défrisé : le piano le col droit, le porto, c'est beaucoup pour un jour de fête. Il se laisse tomber dans un fauteuil, sans songer à enlever sa buse. Zezette s'assied près de la cheminée et l'observe de loin ; Un temps :

Gustave (penaud). — Est-ce que vous l'aimez, le porto, Mademoiselle Zezette ?

Zezette. — Moi ? Je l'ai en horreur

Gustave. — Ça aurait été si bon, une bonne jatte de café Vous aimez le café, Mademoiselle Zezette ?

Zezette. — Je l'adore.

Gustave. — Avec tout un plat de tartines comme ça.

Zezette. — Et du pottekees

Gustave. — Ouïe ! du pottekees ! Mon Dieu, Jésus ! Seigneur ! du pottekees (un temps). Tandis que du porto et des petits biscuits...

(Un temps.)

Zezette. — Monsieur Gustave ?

Gustave. — S'il vous plaît ?

Zezette. — Enlevez votre buse.

Gustave. — Tenez... j'avais encore ma buse ! Je ne sais pas où j'ai la tête. (Il va mettre son chapeau haut de forme dans l'armoire.)

Zezette. — Je trouve ça si laid, une buse !

Gustave. — Vous aussi ? Et moi donc ! Moi, j'avais acheté celle-là du temps que j'étais président des « Joyeux Joueurs de Vogelpik »... Mais depuis que j'avais donné ma démission, je ne la sortais plus que pour aller de temps à autre à un enterrement !... Maintenant, Mlle Simone veut que je la mette à tout bout de champ, pour un oui, pour un non... parce que c'est dimanche, parce que c'est la semaine...

Zezette. — Et vous êtes si bien avec votre petit chapeau de la semaine !

Gustave. — N'est-ce pas ? Et mes petits cols de la semaine, vous les avez remarqués ?

Zezette. — Je crois bien ! Ils sont rudement jolis... bien mieux que ceux-là !

Gustave. — Vous n'aimez pas ceux-là non plus ?

Zezette. — Bien sûr que non. Vous avez l'air d'avoir une manchet autour du cou.

Gustave. — Tout à fait ! C'est tout à fait ça ! Et gênant que ça est !.. C'est comme ces souliers.

Zezette. — Ah ! ça... Ils sont jolis... On ne peut pas dire le contrai

Gustave. — Mais ils me font si mal au petit doigt !

Zezette. — Ah ! moi, ce que je demande avant tout à une bottine, c'e d'être à mon aise ! Ainsi, j'ai des nouvelles « molières », n'est-ce pas. tout ce qu'il y a de beau ! Mais je suis si gênée avec... Eh bien, je les mets pas. Je préfère mettre celles-ci... (Elle les montre en releva légèrement sa jupe.) Vous voyez !

Gustave (se penchant). — Hum ! Vous avez des mollets rudement bi tournés, vous savez !

Zezette (rentrant ses pieds sous sa chaise). — Oh ! Monsieur Gustave

Gustave. — Ah ! C'est une vérité que je suis unanime à constater ! ne veux pas vous offusquer en vous faisant des compliments, mais vous dis tout droit dehors ce que je pense ! (Il regarde vers la cheminée Et ça est bien gentil, tenez, d'avoir pensé à m'apporter cette photo.

Zezette. — Et du massepain !

Gustave. — Et du massepain !

Zezette. — Si ma photo était en massepain, vous l'aimeriez enco mieux.

Gustave. — Je la mangerais !... (Un temps. Une sensation bizarre q Gustave ne s'explique pas, mais qui le trouble. Il rit.) Hum ! Vous êt tout de même une drôle de gamine !

Zezette. — Mais pourquoi m'appelez-vous toujours gamine ? J'ai ving trois ans, vous savez !

Gustave. — Eh bien, çà, je n'aurais jamais cru !

Zezette. — Simone n'a que deux ans de plus que moi.

Gustave. — Oui, ça je ne dis pas. Mais elle est... comment est-ce que dois dire ?... elle est plus femme... je ne sais pas très bien expliquer que je voudrais. Enfin... Il y a, n'est-ce pas, des gamines qui sont to de suite des femmes... et il y a des femmes qui restent gamines tou leur vie.

Zezette. — Et je suis une de celles-là ?

Gustave. — Il me semble.

Zezette. — Je crois que vous vous trompez.

Gustave. — Ça est encore possible.

Zezette. — J'aime rêver, penser, réfléchir... J'aime rester dans mon pet coin pendant longtemps, sans faire de bruit, en m'imaginant ce que sera le bonheur si on pouvait l'atteindre. Comme vous, j'aime le calme, tranquille douceur d'une petite chambre où l'on est bien chez soi, avec seule compagnie d'un poêle qui ronfle et qui chauffe.

Gustave. — Et dans de bonnes pantoufles...

Zezette. — Et dans de bonnes pantoufles ! J'aime travailler à des ouvra ges de patience qui forcent les doigts à courir et qui laissent la pensé vagabonder... J'aime voir tout propre chez moi... savoir, chaque soi que j'ai fini la petite besogne de ma journée, savoir que tout est en ordr et m'endormir en me disant : « Je puis me reposer, la journée est fin comme elle devait finir ; demain, nous recommencerons à vivre ! » Je tra vaille pour moi... parce que je suis toute seule... Si j'avais quelqu'un aimer je ,travaillerais pour ce quelqu'un... »

Gustave. — Une maman...

Zezette. — Ma maman, c'est mon passé, mon passé de « gamine ». J'y ›ense souvent avec des regrets, mais je tâche de ne pas pleurer pour ›ouvoir regarder en face l'avenir. Si j'avais quelqu'un à aimer... un nari... j'aimerais faire pour lui un tas de petits ouvrages ridicules et louillets qui lui rendraient la vie plus savoureuse. J'aimerais lui broder des ›antoufles, lui tricoter des chaussettes, lui crocheter des écharpes... et e me dirais, tout en faisant ces petits ouvrages ridicules et douil-ets : c'est pour mon homme ! En chaussant ses pantoufles, il pen-sera à moi. en mettant son écharpe, il pensera à moi ! Et le froid ui paraîtra moins rude quand il devra sortir ! Et la vie lui paraîtra ›lus belle quand il pourra rester à la maison, parce qu'il aura le double ›onheur d'être près d'une petite femme qui l'aime, et dans de bonnes ›antoufles bien chaudes.

Gustave (enthousiasmé). — Et dans de bonnes pantoufles bien chau-les ! Ah ! Mademoiselle Zezette, comme vous la comprenez, la vie ! Comme ous la comprenez bien ! Je suis sûr que vous ne me forceriez jamais à nettre ma redingote ! Voilà la vie comme je la comprends... comme nous » la comprenons ! Non, non, vous n'êtes pas une gamine, je vous emande pardon de l'avoir cru... Vous êtes une femme, une vraie petite emme de ménage, une vraie petite épouse comme on n'en fait plus et, ur mon honneur et ma conscience, je peux vous dire une chose : c'est ue l'imbécile qui aura la veine de vous gagner à la loterie du mariage, era le plus heureux des hommes.

Scène IV.

ZEZETTE. — GUSTAVE. — SIMONE. — VIRGINIE. — ANDRE.
LES ENFANTS.

Simone (entrant en coup de vent, affairée). — Ils arrivent ! les voilà ! Tenez, Gustave, débarrassez-moi ! Voilà le porto. Portez-le dans la cham-›re.

Gustave. — Où ça ? Où faut-il porto le porter ?

Simone. — Dans votre chambre ! Et les biscuits aussi. Vous les rap-›orterez tout à l'heure. Vous verserez un peu de porto dans votre seau.

Gustave. — Pourquoi ? En voilà une idée !

Simone. — Pour que cette bouteille n'ait pas l'air d'être une bouteille qu'on a achetée exprès.

Gustave (à part). — Verser dans mon seau... Dans ma bouche, oui ! (Haut.) Et les biscuits, faut-il aussi en manger... euh ! en jeter quelques-ıns ?

Simone. — Ce n'est pas nécessaire... Disposez-les sur une assiette ou ur un plateau. Mais dépêchez-vous donc ! Ils arrivent ! Ils montent l'es-alier derrière moi.

Gustave. — Mais qui ça, bon Dieu ? Qui est-ce qui arrive ? Qui est-ce qui monte ?

Simone. — Tante Virginie avec les enfants. Emportez le porto. Prenez es biscuits. Pas avee vos mains !

Gustave. — Avec quoi, alors?

Simone. — Mettez-les là, dans votre bras... de la sorte vous pourrez

aussi porter mon paletot et mon chapeau. (Elle lui met le chapeau et le paletot sur le bras.)

Gustave (désespéré). — Jamais de la vie ! Ça n'est pas possible. (Les biscuits tombent.) Rrrrouf ! Voilà, je l'avais dit. Je n'ai que deux mains !

Simone. — Vous êtes maladroit comme si vous aviez quatre pattes !

(Elle se met à genoux et ramasse les biscuits.)

Zezette. — Oh ! voyons, Simone. (Elle se met à genoux et ramasse aussi.)

Gustave (se mettant aussi à genoux, après avoir déposé la bouteille par terre). — Mademoiselle Simone, permettez-moi de vous dire que vous êtes un peu injuste ! (Il ramasse les biscuits.)

Simone. — Injuste ! C'est vous qui êtes maladroit.

Gustave. — Je ne suis pas habitué à porter des portos.

Zezette. — Et puis, on ne peut pas tout porter à la fois.

Simone. — Quand on veut s'en donner la peine, on peut !...

(Toutes ces répliques, toujours en ramassant les biscuits.)

Virginie (paraissant au fond accompagnée d'une demi-douzaine de gosses mal débarbouillés). — C'est nous ! Salut ! (s'avançant). Eh bien ! qu'est-ce que vous faites ?

Simone (se relevant). — Monsieur Gustave, je vous présente ma tante Virginie.

Gustave (toujours à genoux). — Tante Virginie, je suis enchanté de faire votre connaissance.

Virginie. — Moi aussi, Monsieur Gustave, mais qu'est-ce que vous faites là par terre ?

Gustave. — Je ramasse les biscuits !

Les Gosses (se précipitant). — Des biscuits ! Il y a des biscuits ! A nous les biscuits ! (Ils se précipitent sur Gustave, le renversant à moitié et se mettent à avaler les biscuits.)

Virginie. — Je vous présente ma petite famille.

Gustave (se relevant péniblement et se frottant). — Ces enfants sont charmants !

Virginie. — Les enfants, c'est la bénédiction du ménage.

Gustave. — Vous êtes mariée ?

Simone. — Oh ! en voilà une question.

Gustave. — Je veux simplement dire : Est-ce que votre mari n'est pas encore mort ?

Simone. — Gustave !

Virginie. — Si, Monsieur Gustave, il est mort. Mais comme vous le voyez, le ciel a béni notre union ! Et ces enfants sont si doux, si calmes, si affectueux.

(Cependant, pour une question de biscuits, les gosses se mettent brusquement à se flanquer des taloches : Ce biscuit est à moi !... Rien du tout !... Veux-tu me le rendre ! Jamais ! etc., etc. Un concert de hurlements s'élève et s'amplifie.)

Virginie (administrant des gifles, des claques, et finalement des fessées). — Voulez-vous rester tranquilles ! Quelle marmaille ! C'est comme ça que vous vous conduisez quand vous êtes dans le monde ? Graine d'assassins ! Si je n'étais pas si bien élevée, je vous foutrais par la fenêtre, les quatre fers en l'air.

(Simone la pousse du coude pour la faire taire, mais en vain. Zezette se tord. Gustave, très embêté, se bouche les oreilles, tandis que les piaillements continuent de plus belle.)

Simone. — Ces fêtes de famille, c'est toujours d'une animation folle.
Gustave. — Folle, vous pouvez le dire.
Virginie (criant plus fort que les gosses). — Voulez-vous vous taire, sale engeance ! (Mais les gosses ne se taisent pas.)
André (paraissant au fond, tête de rastaquouère, accent sud-américain). — Tas de morveux ! Si vous ne vous taisez pas, yo vous ouvre le ventre. (Les gosses se taisent épouvantés.)
Gustave (bas à Zezette, légèrement effrayé, lui aussi). — Qu'est-ce que c'est que ce matador ?
Zezette. — C'est peut-être l'aîné des enfants. ?
Simone (se précipitant). — Oh ! le cousin Andrès ! Venez vite, que je vous présente M. Gustave, je vous présente mon cousin Andrès de Santa-Cruz. Un véritable caballero, qui vend du riz au Mexique, et qui est venu tout exprès pour passer avec nous la fête de Pâques.
André (s'avançant vivement, prenant à deux mains la tête de Gustave, et l'embrassant sur les deux joues). — Sénor Gustavo, yo souis enchanté de faire ta connaissance.
Gustave (s'essuyant). — Moi aussi. (A Zezette :) Il m'a embrassé pour de bon, ça est dégoûtant.
Zezette (bas). — C'est peut-être la mode au Mexique. (André a remarqué la bouteille de porto. Il la ramasse.)
André. — Eh ! Dios mio ! C'est du porto ! Un vaso, s'il vous plaît ?
Gustave. — Un vaso !
André. — Si... Comment on dit ! Un verre !
Gustave. — Ah ! Je vais en chercher à côté.
André. — A côté ! Eh ! non... pas vous déranger ! Yo sais boire comme ça. (Il boit au goulot.)
Gustave (à part). — Comme ça, on ne sera plus obligé de verser dans le seau.
André (enthousiamé). — Ah ! muy bueno ! Excellentissimo. (Il embrasse Gustave.) Caro Gustavo.
Gustave (s'essuyant vivement ; à Zezette :). — Moi, je n'aime pas ça, vous savez !...
André. — Eh ! ma bella cousina Simona... Vous êtes plous bella que jamais (Il l'embrasse sur les deux joues.)
Gustave (à part à Zezette). — Moi, je n'aime pas ça du tout, vous savez.
Simone. — Mon cousin Andrès est très en dehors... Il faut excuser ses manières ! Il est habitué à vivre sous un soleil ardent.
André (avec force). — Ardente ! Ardente ! (brusquement, très calme). Tenez, asseyez-vous... (on hésite, il se fâche). Asseyez-vous ! (Tout le monde s'assied, sauf les gosses qui ont repéré une pile de paquets au fond et qui vont l'explorer.) Yo vais vous raconter ma vie au Mexique. (Il garde la bouteille de porto appuyée sur son genou et en boit de temps en temps.) Comme vous l'a dit ma charmante cousina Simona, yo souis marchand del arroz !
Gustave. — De la rosse ! De quelle rosse ?
André. — Del arroz !... Comment on dit ?...
Simone. — Du riz !
André. — Si. Muy bien... Eso es... Yo souis marchand de riz... au Mexique. Marchand du riz... vous comprenez... Alors, je ris du matin au soir. (Il rit aux éclats.)
Gustave (bas, à Zezette). — Ça est un drôle, hein !

André. — Il y a des gens qui vendent des cannes à sucre, alors, ils ont un air sucré ! Moi, je souis marchand de riz, alors, je ris. (Il rit de plus belle.)

Gustave (bas à Zezette). — Est-ce que vous ne croyez pas que ça est un idiot ?

André (avec force). — Depuis vingt ans ! depuis vingt ans, je suis installé là-bas, sous le soleil ardent de l'équateur mexicain, parmi les nègres de la Pampa et parmi les cannibales de la Sierra ! C'est une vie de chien... Mais ça ne fait rien, je ris ! ! (Il rit, il boit, puis il crie :) Gustavo ! ta botella est vide ! Oune autre. (Il la jette par dessus son épaule.)

Gustave (bas à Zezete). — Mais ça est un sauvage ! Est-ce que n'avez pas peur, vous ?

André. — Ah ! je vais vous raconter à ce sujet une histoire épouvantable ! C'était un soir. La nuit était venue, calme et silencieuse... On entendait sauter les pouces.

Gustave. — Sauter les pouces...

André. — Si ! tout à coup... (un vacarme épouvantable : les gosses ont fait tomber la pile de paquets, le fauteuil qui la supportait, et ils sont tombés eux-mêmes. Hurlements. André se lève et hurle aussi). Carajo ! Silencio ! Bastante !

Virginie (criant aussi). — Allez-vous vous taire ! Je vais vous flanquer mon pied au derrière.

(Gustave, qui a sauté de saisissement, se passe la main sur le front, puis, à pas de loup se dirige vers sa chambre à droite. Mais André le rattrappe.)

André. — Oh ! Senor Gustavo ! Pardonnez, pardonnez à ces enfants ! Ils ne savent ce qu'ils font ! Pardonnez, Gustavo ! C'est la fête de famille. (Il l'embrasse sur les joues.)

Gustave (hors de lui). — Non ! Assez ! Moi, j'en ai assez ! Je ne veux pas que tu m'embrasses sur les joues !

André. — Sur le front, alors ? Sur ton noble front de vieillard ! (Il l'embrasse.) Tu es le meilleur des hommes, et quand tou seras marié avec ma bella cousina Simona, je serai tout le temps assis à ton foyer !

Gustave. — Jamais de la vie.

André. — Si ! Ne te défends pas ! Tu es bon, je passerai ma vie avec toi... et avec ma bella cousina Simona. Je l'aimais depuis longtemps, elle et toi ; je t'aime déjà autant qu'elle. (Il l'embrasse.)

Gustave (à part). — Sale dégoûtant ! Qu'est-ce que çà est pour un contre-nature !

André. — Mais aujourd'hui, ce n'est pas le jour des vaines discussions. Ça est le jour de Pascua. Nous allons leur donner leurs cadeaux. (A Gustave :) Tu as acheté leurs cadeaux ?

Simone. — Oui, ils sont là, dans ces paquets.

André. — C'est bien ! Nous allons les préparer ! Allez-vous en tous !

Gustave. — Comment ? Allez-vous en tous ?

André. — Oui... allez dans la chambre à côté. Simone et moi, nous allons préparer les surprises ! Allez tous à côté. (Aux gosses :) Allez avec tonton Gustavo.

Virginie et les Gosses (s'accrochant à Gustave). — Venez tonton Gustave.

Gustave. — Mais, jamais de la vie.

Zezette. — Allons, venez on va préparer les surprises.

Gustave. — Si vous me le demandez, je veux bien ! Mais vous venez avec, hein ? Moi, je ne suis plus tranquille dans cette maison.
André et **Simone.** — Allez ! Allez ! Allez !
(Ils sortent.)

Scène V.

SIMONE. — ANDRE. — (Puis) GUSTAVE.

Simone (sautant au oou d'André). — Mon chéri, tu aurais fait un acteur épatant.
André. — Tu es contente? Alors tout va bien ! J'ai fait ce que tu m'as demandé... Mais crois-tu que cette mascarade soit bien utile ?
Simone. — Nous ne tarderons pas à en voir les effets.
André. — C'est égal, ça ne m'amuse pas beaucoup, tu sais, de me moquer de la sorte de ce brave garçon.
Simone. — C'est pour son bien et pour celui de cette brave petite Zezette, qui te devra son bonheur.
André. — C'est à toi qu'elle le devra.
Simone. — Et à toi aussi. Si tu n'avais pas voulu ?... Si tu ne m'avais pas autorisée à jouer cette comédie, qu'aurai-je pu faire ? Ce brave garçon, comme tu l'appelles, aurait continué à me faire la cour, et il n'aurait jamais remarqué Zezette.
André. — Et maintenant ?
Simone. — Maintenant, il la remarque, je te prie de le croire ! par contraste. Je commence à lui inspirer une terreur salutaire, et c'est mon exubérance un peu brutale qui lui fait apprécier la douceur de Zezette.
André. — Alors, si le remède est indispensable... continuons à l'administrer.
(Vacarme et bruit de vaisselle brisée.)
La voix de Gustave. — Non, non !... ca n'est plus possible ! Ça ne peut pas continuer comme ça !
Simone. — Il revient ! Vite, prends-moi dans tes bras, embrasse-moi.
André. — Volontiers.
Simone. — Et crie-moi que tu m'aimes... avec l'accent.
André. — Certainement. (Il la prend dans ses bras et la couvre de baisers en criant :) Yo t'adoro ! Yo t'aime ! Tou est ma vie !
Gustave (paraissant à droite). — — Non ! écoutez, Mademoiselle Simone (médusé). Hein ! Qu'est-ce que je vois ?
André (très gai). — Eh ! C'est Gustavo ! C'est le carissimo Gustavo.
Gustave. — Oui, c'est Gustavo ! Mais je voudrais bien savoir ce que vous faisiez là ?
André. — Nous préparions les surprises.
Gustave. — Oui, ça est ma seconde surprise aujourd'hui... Mais je dois vous dire, malgré que j'ai beaucoup de patience que ça n'est pas des manières d'embrasser les hommes, sur les joues et les dames sur la bouche.
André. — Les dames ? Quelle dame ?
Gustave. — Est-ce que vous n'embrassiez pas ma f... ma f... ma dame sur la bouche

André. — Eh ! ce n'est pas une dame ! C'est Simona ! ma cousina !

Gustave. — C'est votre cousina ? Et c'est pour ça que vous l'embrassiez sur la bouche ?

André (riant). — Eh ! je vois ce que c'est : tu es jaloux. (A Simone :) Il est jaloux parce que, lui, je ne l'ai embrassé que sur les joues et sur le front !... Attends, je vais t'embrasser sur la bouche !

Gustave (battant en retraite). — Jamais ! Je vous le défends... Vous êtes un pornographe ! Je vous défends de m'embrasser sur la bouche.

Simone. — Voyons, Gustave, soyez raisonnable ! mon cousin vient du Mexique... il est habitué à vivre là-bas.

Gustave. — Sous un soleil ardent.

Simone. — Il a des manières qui vous étonnent, mais qui, pour lui, sont toutes naturelles.

Gustave. — Pour vous aussi.

Simone. — Mais oui, je n'y vois aucun mal.

Gustave. — Eh bien, merci !

(Vacarme dans les coulisses.)

André. — Oh ! les petits misérables : je vais les corriger. (Il court vers la droite.)

Simone. — J'y vais aussi.

Gustave (au moment où Simone va sortir). — Simone, je voudrais vous parler.

Simone. — Oh ! tantôt, mon ami ! Ce n'est pas le moment. (Elle sort.)

Scène VI.

GUSTAVE. — ZEZETTE.

Gustave un peu ahuri, un peu perdu, se laisse tomber sur le canapé parmi les paquets épars. Il semble réfléchir profondément. Zezette paraît et descend doucement vers lui. Elle pose la main sur son épaule.

Gustave (tressaillant). — Ah ! Mademoiselle Zezette, je suis content de vous voir.

Zezette. — C'est vrai, Monsieur Gustave ? C'est la première fois que vous me dites cela.

Gustave. — Oui, je suis content de vous voir, Mademoiselle Zezette. Mais je crois, n'est-ce pas... je crois sincèrement que je suis très malheureux.

Zezette. — Très malheureux ! Et pourquoi donc ?

Gustave. — Oh ! ce bruit ! tout ce bazar, moi, ça n'est pas du tout mon genre.

Zezette. — Ah ! moi, non plus.

Gustave. — Et puis par dessus le marché, il y a encore une chose que je viens de constater et qui est encore moins mon genre.

Zezette. — C'est vrai ? Quoi donc ?

Gustave. — Eh bien ! quand je suis entré, là, tout de suite... quand je suis entré... (il hésite).

Zezette. — Eh bien !

Gustave. — Eh bien, Simone et Andrès étaient là.

Zezette. — Et alors ?

Gustave. — Ils étaient là, et — ouïe ça n'est pas du tout mon genre, vous savez, — et Andrès avait Simone dans ses bras, — ça ne me plaît pas du tout, vous savez, — et il l'embrassait.

Zezette. — Mais il vous a bien embrassé, vous aussi.

Gustave. — Oui, mais moi, je ne suis pas une femme, et moi, il ne m'a pas embrassé sur la bouche.

Zezette. — Tandis que Simone !...

Gustave. — Simone, il l'embrassait sur la bouche... carrément, en lui criant des mots d'amour, et en mexicain encore.

Zezette. — C'est vrai ?

Gustave. — Comme je vous le dis. Qu'est-ce que vous dites de çà ?

Zezette. — Qu'est-ce que je dis ? Mais je ne sais pas... C'est peut-être la coutume au Mexique.

Gustave. — C'est aussi la coutume chez nous, mais alors on sait ce que ça veut dire.

Zezette. — Oh ! Monsieur Gustave, vous croiriez que Simone et son cousin...

Gustave. — Je ne sais pas, Mademoiselle Zezette. Moi, je crois bien sincèrement que je suis très malheureux.

Zezette. — Il ne faut pas, Monsieur Gustave... Il ne faut jamais croire le mal.

Gustave. — Vous dites ça. Mais une femme honnête, est-ce que ça se laisse embrasser sur la bouche ?

Zezette. — Ah ! par exemple !... Je ne sais pas, peut-être, dans certaines circonstances.

Gustave. — Dans certaines circonstances... Moi, je dis que dans toutes les circonstances, une femme honnête, quand on l'embrasse sur la bouche n'a qu'une façon de répondre.

Zezette. — Quelle façon ?

(Brusquement, il l'embrasse. Elle le gifle.)

Gustave. — Voilà la façon de répondre.

(Un temps.)

Zezette. — Pardon, Monsieur Gustave, j'ai été si saisie.

Gustave. — Comment, pardon ! Mais c'est moi qui vous demande pardon ! Seulement, il ne faut pas m'en vouloir. Vous comprenez, Mademoiselle Zezette, j'ai voulu faire une expérience... parce que vous êtes une femme honnête, j'en suis persuadé... et puisque vous êtes une femme honnête, je ne me serais jamais permis de vous embrasser, si ça n'avait pas été pour faire une expérience. Vous me pardonnez ?

Zezette. — Mais oui !

Gustave. — Bien sûr ?

Zezette. — Bien sûr.

Gustave. — Eh bien, pour qu'il ne reste plus rien de ce petit incident... Mademoiselle Zezette... cette baise que je vous ai donnée... rendez-la moi.

Zezette — Que je vous la rende ?

Gustave. — Oui... Comme ça, ça est une baise qui aura fait un petit aller-et-retour et qui n'y pensera plus jamais.

Zezette. — Si vous voulez, Monsieur Gustave... je vais vous rendre votre baise... mais pas comme vous me l'avez donnée !

Gustave. — Oh ! non ! Çà, je n'oserais jamais demander... (se frottant

la joue : (Là, tenez... au même endroit où vous m'avez donnée cette... cette petite caresse là tout de suite.

Zezette. — De grand cœur !

(Elle l'embrasse. A ce moment, Simone et André, suivis de Virginie et des enfants reparaissent.)

Scène VII.

LES MEMES. — SIMONE. — VIRGINIE. — ANDRE. — LES GOSSES.

Simone — Cet homme dans les bras de Zezette ! Et il osait me parler d'amour ! Dans les bras de Zezette ! Et devant les enfants ! Venez, venez tous ! Fuyons cet antre de perdition !

André. — Vous êtes oune satyre !

Virginie. — Vous êtes un pourceau !

Tous — Adieu ! (Ils sortent en ouragan.)

Gustave (ahuri). — Un satyre... un pourceau... Qu'est-ce que j'ai fait maintenant ?...

Zezette. — Ils ne vous comprennent pas.

Gustave. — N'est-ce pas, qu'ils ne me comprennent pas ? Vous, vous me comprenez.

Zezette. — Oui, Monsieur Gustave.

Gustave. — Eh bien, Zezette... Eh bien, puisque vous me comprenez, vous ne voulez pas dire à Simone... que je l'aime toujours ?

Zezette (chancelant sous le coup et se retenant au dossier du fauteuil). — Je lui dirai, Monsieur Gustave.

Gustave. — Merci.

Zezette (sortant et, sur le seuil de la porte, désillusionnée :). — Adieu !

Gustave. — Au revoir ! Ça est une drôle de gamine !

RIDEAU

TROISIEME ACTE.

Un banc dans le Parc

TROISIÈME ACTE

Le banc de gauche de l'allée centrale du Parc, en face des Chambres. Le banc est vu de face et il est encadré des deux statues sans bras qui montent la garde auprès de lui. C'est comme au premier acte par un jour de pluie, mais cette fois vers le soir.

Scène I.

GUSTAVE (seul).

Au lever du rideau, Gustave est assis au milieu du banc appuyé sur son parapluie, le col de son paletot relevé. Au bout d'un moment il regarde sa montre.

Gustave. — Quatre heures et quart... Aïe ! aïe ! aïe ! Quel malheur ! (Un temps. Il regarde la statue de droite.) Tu t'en fous, toi, hein, mon vieux, avec ta barbe crollée et tes doigts de pied, en exposition. Il y a longtemps que les bras te sont tombés de surprise, et tu ne t'es même pas donné la peine de les ramasser ! Tu as bien raison, mon ami, la philosophie, ça est le nerf de la vie et le meilleur moyen de rester indifférent ; ça est d'être comme toi : en pierre ! (Un temps.) On est déjà des amis nous deux, hein ? Tous les jours tu me vois arriver ici après mon bureau; tous les jours tu me vois m'assoir sur ce banc ousqu'on gèle à petit feu... Tous les jours tu me vois prendre ma montre pour constater que celle que j'attends est un peu plus en retard que la veille. Ah ! mon ami, avec ta barbe en exposition et tes doigts de pied crollés, comme tu es heureux d'avoir un cœur de pierre, sur lequel tu ne sais serrer personne parce que tu n'as pas de bras. Le cœur, est-ce que ça devrait exister ? Un cœur dans une poitrine, ça est juste comme un ver rongeur dans une pomme. (Soudain :) Clache ! la drache ! (Il ouvre son parapluie, puis il s'adresse de nouveau à la statue.) Est-ce que tu me vois ici maintenant assis sur un banc du parc, au milieu d'une drache ? Est-ce que ça ne te donne pas envie de pleurer, de voir un homme aussi bête que moi ? Est-ce que j'ai l'air d'être sur un banc du Parc, ou sur un banc d'huîtres ? (Il regarde sa montre.) Quatre heures vingt... Aïe ! aïe ! aïe ! Quel malheur !

———o———

Scène II.

GUSTAVE. — ANTOINE.

Antoine. — Tiens! Gustave. Comment ça va ?
Gustave. — Comme tu vois. Sur un banc et sous un parapluie.
Antoine. — Il ne pleut pas.
Gustave. — Comment, il ne pleut pas ? J'ai été aspergé là, tout de suite, que je n'y voyais plus clair.
Antoine. — C'est le vent qui souffle dans les arbres. Ça est aussi une drôle d'idée de venir s'asseoir sur un banc du Parc par un froid pareil. Est-ce que tu es fou ou amoureux ?
Gustave. — Fou, mon ami ! tout simplement fou !
Antoine. — Eh bien ! moi, mon cher, je suis amoureux. (Il s'assied sur un des bras du banc.) Tu te rappelles, le jour qu'on s'est rencontrés devant l'aubette, là, plus loin ?
Gustave. — Un jour comme celui-ci, il drachait.
Antoine. — Comme tous les jours. Tu te rappelles, que tu m'as dit que tu étais amoureux d'une petite dactylo que tu voyais tous les midis sur le tram ?
Gustave. — Si je m'en rappelle !... Aïe ! aïe ! Quel malheur !
Antoine. — Comment ?
Gustave. — Rien !... continue.
Antoine. — Eh bien, tu m'as raconté tes amours ; je vais te raconter les miennes : une confidence en vaut en autre. D'ailleurs, mes aventures sont un peu liées aux tiennes.
Gustave. — Comment ça ?
Antoine. — Eh bien ! tu te rappelles bien que ta petite dactylographe était accompagnée d'une autre petite dactylographe. Même que tu as dit comme ça, d'un air dédaigneux : Çà est une gamine !
Gustave. — Moi j'ai dit comme ça : Çà est une gamine ?
Antoine. — Mais oui.
Gustave. — Pas du tout : j'ai peut-être dit (souriant) : Ça est une gamine ! Mais je n'ai pas dit (dédaigneux) : Çà est une gamine !
Antoine. — Pardon !
Gustave. — Pardon, toi-même. Moi je t'affirme que je n'ai pas dit : Çà est une gamine ! d'un air dédaigneux.
Antoine. — Enfin.
Gustave (coupant court). — Enfin, ça n'est pas la question.... Qu'est-ce qu'il y a maintenant avec cette jeune fille ?
Antoine. — Eh bien ! mon cher, c'est d'elle que je suis amoureux.
Gustave (se levant). — Qu'est-ce que tu dis ?
Antoine. — Que c'est d'elle que je suis amoureux !
Gustave. — De cette gamine ?
Antoine. — Tu viens de dire toi-même que c'est une jeune fille.
Gustave (de plus en plus nerveux). — Naturellement que ça n'est pas un garçon ! Et comment ça se fait que tu es amoureux d'elle ?
Antoine. — Est-ce qu'on sait comment ça se fait ? Moi, je l'ai remarquée le jour où tu me l'as présentée... Tout de suite, elle m'a plu... Depuis,

j'ai tâché de me mettre le plus souvent possible sur son chemin : je la vois passer presque tous les jours, je lui adresse un petit bonjour, elle me répond gentiment... et maintenant, je sens que je l'aime et je vais le lui dire.

Gustave (vivement). — Tu ne lui as pas encore dit ?

Antoine. — Non, mais aujourd'hui-même elle le saura.

Gustave. — Tu ne vas pas faire ça !

Antoine. — Pourquoi pas ?

Gustave. — Mais ça est une gamine !

Antoine. — Comment, ça est une gamine ?

Gustave. — Mais oui, mon ami ! Quel âge as-tu ?

Antoine. — Vingt-neuf ans.

Gustave. — Tu vois bien, hein ! La différence d'âge est trop grande ! De quoi est-ce que tu aurais l'air ?

Antoine. — Comment, mais je....

Gustave. — Est-ce que tu n'es plus avec cette serveuse de chez Vanderslagmolder, qui avait une si belle poitrine ?

Antoine. — Mais non, il y a longtemps.

Gustave. — Tu as tort, mon ami : ça était une belle fille ! Tout à fait le genre qui te convient.

Antoine. — Pardon! le genre qui me convient, c'est Zezette.

Gustave. — Comment, tu sais son petit nom ? !

Antoine. — Mais oui.

Gustave. — C'est elle qui te l'a dit ?

Antoine. — Mais oui !

Gustave. — C'est du joli !

Antoine. — Comment, du joli ?

Gustave. — Tu es bien le mufle que je croyais !

Antoine. — Tu dis ?

Gustave. — Tu as déjà subtilisé à cette jeune fille son petit nom ? C'est du propre.

Antoine. — Mais c'est quand tu me l'as présentée.

Gustave. — Oui, je me souviens, comment vous vous êtes conduit quand je vous l'ai présentée ! Comme un sale dégoûtant personnage, tout simplement ! Tout de suite, vos mains autour de la taille de cette jeune fille hein ! Vous n'êtes pas z'honteux ? Cynique individu que vous êtes ? Et maintenant, au lieu de réparer, vous voudriez l'épouser. Vous, épouser cette jeune fille ?... En y pensant, il me semble que je vois ramper une chenille sur un rose.

Antoine (vexé). — Mon cher Monsieur, si cette jeune fille est une rose moi, je ne suis en tous cas pas une chenille, et je vous prie de retirer cette injure.

Gustave. — Je ne retirerai rien du tout ! Et si vous voulez vous battre je suis à vos ordres.

Antoine. — C'est bien. Monsieur, vous aurez de mes nouvelles.

Gustave. — Je les attends ! Je saurai vous apprendre à dire du mal des jeunes filles.

Antoine (haussant les épaules). — Peuh ! Don Quichotte.

Gustave (après avoir cherché un injure). — Employé !... (Puis, après avoir cherché encore :) Rond de cuir !

———o———

Scène III.

GUSTAVE. — SIMONE.

Gustave (se rasseyant et s'adressant de nouveau à la statue). — Tu l'as entendu, ce schieven employé de Ministère ! Epouser Zezette, une gamine qui a à peine 23 ans... et lui, qui en a déjà presque trente ans ! C'est un viol, tout simplement ! Psss ! Epouser Zezette. (Un temps. Il réfléchit, puis, plus grave, à lui-même.) En somme, qu'est-ce que ça peut me faire, à moi, qu'il épouse Zezette. Si lui ne l'épouse pas, un autre l'épousera. Ça est une charmante petite bonne femme et pour sûr qu'elle ne fera pas longtemps tapisserie dans le bal de la vie ! Elle se mariera, elle m'invitera à son mariage. (Vivement.) Mais je n'irai pas ! Ah ! non, je n'irai pas ! Pour la voir au bras d'un autre, pour penser que, le soir venu, elle ira dormir avec cet autre (et brusquement il est obligé de se l'avouer). Mais, potverdouche ! moi je suis amoureux de cette gamine, moi je suis complètement toqué de cette gamine. Et moi, je vais tout simplement lui demander sa petite main, avant que ce imbécile d'Antoine ait eu le temps de le faire... Et on se mariera ! Et on sera un beau couple. La différence n'est pas si grande... Je n'ai quarante ans que depuis deux mois. (Simone paraît.) Clache ! Simone.

Simone. — Excusez-moi, mon ami, j'arrive en retard.

Gustave. — Non, Mademoiselle Simone... à peine un petit trois quarts d'heure.

Simone. — C'est gentil de m'avoir attendue.

Gustave. — Ça est une chose que je fais si bien.

Simone. — C'est un reproche ?

Gustave. — Oh ! non... Je n'ai jamais pensé que vous deviendriez ma maîtresse, comme ça du jour au surlendemain... Et je suis même enchanté, tenez, que vous n'êtes pas devenue ma maîtresse.

Simone (étonnée). — Ah !

Gustave (à part). — Aïe ! Ça va être difficile. (Haut.) Quand je dis enchanté, ça est une façon de parler, parce que... n'est-ce pas... mon amour-propre d'homme est un peu humilié.

Simone. — Voulez-vous, mon bon Gustave, ne pas dire cela (lui prenant les mains). Gustave, mon bon Gustave, venez vous asseoir près de moi, et laissez-moi vous parler. Vous êtes un excellent garçon, une âme honnête et un bon cœur. Peut-être ce cœur est-il trop faible, à force d'être bon ? Il se laisse aller à ses penchants, il entraîne la raison, il s'emballe, il s'élance à fond de train sur la route qu'il croit la bonne, et puis, lorsque l'essoufflement le force à ralentir, il se met à réfléchir et se dit tout à coup : « Mon Dieu ! je me suis trompé ! » Mais il ne veut pas se l'avouer... l'amour propre, ce mot que vous venez de prononcer, comme tant d'autres le prononcent, l'empêche de reconnaître son erreur : il ne veut pas, ni pour lui ni pour les autres, ni surtout pour le joli but qu'il poursuivait sur la route qu'il croyait la bonne... Quelle effroyable chose que l'erreur d'un cœur qui ne veut pas se l'avouer ! Quelle cause de tourments, de chagrins, de souffrance ! Votre bon cœur, mon brave Gustave, a commis une erreur ; il s'est emballé, il a pris le mors aux dents, il a galopé sur la belle route d'amour vers le but qu'il croyait le vrai. Ce but, c'était moi ; j'ai essayé de vous faire comprendre, dès le début, que vous

vous trompiez d'adresse... Mais l'amour, qu'il soit profond ou superficiel est toujours aveugle... Vous n'avez pas voulu comprendre.. Alors, je vous l'ai prouvé.

Gustave. — Prouvé !

Simone. — Je vous ai prouvé que je ne suis pas la femme qu'il vous faut.

Gustave. — Ah ! Simone, permettez ?...

Simone. — Chut ! Mettez-le de côté ce vilain amour-propre, source d'hypocrisie, et parlez avec sincérité... Rappelez-vous mes visites, votre col droit, vos bottines vernies, la tante Virginie et le piano ?

Gustave. — Le piano !

Gustave. — Le piano ?...

Simone. — Souvenez-vous du lundi de Pâques et des gosses qui hurlaient ?...

Gustave. — Les gosses !...

Simone. — Croyez-vous que j'aurais pu faire votre bonheur ?

Gustave. — Mais oui.

Simone. — En jouant du piano, en amenant tante Virginie ?

Gustave (plus hésitant). — Mais oui.

Simone. — Et les gosses ?

Gustave (idem). — Mais oui.

Simone. — Et le cousin Andrès de Santa-Cruz ?

Gustave (de plus en hésitant). — Mais... Euh !... oui !

Simone. — Mais non, je ne suis pas la femme qu'il vous faut.

Gustave. — Je crois que, de mon côté, je ne réalise pas non plus, tout à fait votre idéal !

Simone. — A la bonne heure ! Nous allons pouvoir causer... nous expliquer comme des gens qui réfléchissent.

Gustave. — Avouez que vous préférez le genre de votre cousin Andrès de Santa-Cruz ?

Simone. — Mais oui, je l'avoue.

Gustave (riant jaune). — Eh bien ! vous pouvez me croire si vous voulez. On s'explique comme des gens qui réfléchissent... mais entendre dire par une femme qu'elle préfère un autre homme, ça n'est tout de même pas gai !

Simone. — Allons donc ! Ça n'est pas gai pour l'amour-propre, mais ça vaut bien mieux pour l'amour ! Et vous, est-ce que vous ne préférez pas une autre femme ?

Gustave (vivement). — Moi ? (Se reprenant.) Mais non : vous êtes jolie, charmante, intelligente.

Simone (à part, dépitée). — Il n'y viendra donc jamais. (Haut.) Le malheur, c'est que je ne vous aime pas.

Gustave. — Ne dites pas ça tout le temps ?

Simone. — Ça vous vexe ! Pourquoi ? Si vous trouviez une gentille petite femme capable de vous comprendre, nous tomberions tout de suite d'accord. Je vous dirais : j'aime mieux André, vous aimez mieux Zezette.

Gustave (tressaillant). — Comment, Zezette ?

Simone. — Je dis ça comme exemple. J'aime mieux André, vous aimez mieux Zezette. Et nous resterions de bons amis.

Gustave. — Vous croyez ?

Simone. — Oui, je crois. Et tenez, Zezette, voilà le genre de femme qu'il vous faut.

Gustave. — Je ne crois pas.

Simone. — Moi, j'en suis persuadée ! Le malheur, c'est qu'elle n'est pas libre.

Gustave (tressaillant). — Pas libre ? Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Simone. — Zezette a un ami.

Gustave (tombant assis au milieu du banc). — Un ami !

Simone. — Depuis trois ans !

Gustave (atterré). — Depuis trois ans !

Simone. — Mais oui, un ami... depuis trois ans... et deux enfants.

Gustave. — Et deux... Clache ! la drache.

(Mais il n'ouvre pas son parapliuie.)

Simone. — Vous ne le saviez pas ? Je croyais que vous étiez au courant?

Gustave. — Pas du tout ! C'est épouvantable.

Simone. — Quoi ? la drache ?

Gustave. — Non ! ce que vous me dites...

Simone. — Ça n'a rien d'épouvantable. D'ici quelque temps Zezette et son ami se marieront et ils seront très heureux !

Gustave. — Très heureux ! Très heureux ! (Il se met à pleurer.)

Simone. — Qu'est-ce que vous avez ?

Gustave. — Rien, c'est la drache !

(André et Zezette paraissent.)

Scène IV.

GUSTAVE. — SIMONE. — ZEZETTE. — ANDRE.

Simone. — André et Zezette ! Quelle heureuse surprise. (Bas à André.) Il est à point !

André (bas). — Tant mieux ! (Haut.) Ma bella cousina, il cesse de pleuvoir Venez-vous jusqu'au bout de la parc et retour ? Il fait vraiment bon aujourd'hui.

Simone (lui prenant le bras). — Volontiers, mon gentil cousin. (Bas à Zezette.) Il est à point.

Zezette. — J'ai le trac.

Simone (bas). — Mais non ! Il t'adore. A tantôt !

André (en sortant). — Vous êtes délicieuse !

(Gustave, son parapluie à la main droite, la main gauche sur les yeux, n'a pas bougé. Zezette, immobile, le regarde, puis elle s'approche et lui met la main sur l'épaule.)

Zezette. — Monsieur Gustave... vous pleurez ?

Gustave. — Non... C'est la drache !

Zezette. — Il ne pleut plus, le temps s'éclaircit. Je suis sûre qu'il va faire très beau.

Gustave. — Mais la nuit vient, il va faire noir.

Zezette. — La pluie a nettoyé le ciel ; demain il fera superbe.

Gustave. — J'ai froid.

Zezette. — Parce que vous avez attendu trop longtemps.

Gustave. — Oui, trop longtemps. (Soudain.) Mais, est-ce que je pouvais savoir, moi ?

Zezette. — Quoi ? Qu'il faisait froid ?

Gustave. — Oui !... Non !... (La regardant longuement.) Zezette Zezette !...

Zezette. — Gustave !

Gustave. — Moi, je suis malheureux, Zezette.

Zezette. — Pourquoi ?

Gustave. — Pour... pour tout ça.

Zezette. — Tout ça, quoi ?

Gustave. — Tout ce que vous savez et que je sais aussi.

Zezette. — Mais je ne sais rien.

Gustave. — Mais si, vous savez ! C'est moi qui ne savais pas... Mai maintenant, je sais. Moi, je suis malheureux, Zezette !

Zezette. — Si vous me disiez pourquoi, je pourrais peut-être vous con soler.

Gustave. — Mais non, vous ne pourriez pas... à cause de lui.

Zezette. — De lui ?

Gustave. — Et des deux enfants.

Zezette. — Des deux enfants ?

Gustave. — Et moi, qui vous prenais pour une gamine ! (Eclatant.) Mo je suis malheureux !

Zezette. — Pourquoi, voyons... dites-le ?

Gustave. — Pourquoi avez-vous fait cela ?

Zezette. — Ça, quoi ?

Gustave. — Deux enfants.

Zezette. — Comment ?

Gustave. — Et les deux enfants... Eh bien... tenez, je passerais pa là-dessus... Je les élèverais, je leur apprendrais à ne pas jouer du piano.. et à ne pas hurler à Pâques. Mais, il y a lui !...

Zezette. — Lui ? Qui, lui ?

Gustave. — Lui ! Car vous l'aimez, n'est-ce pas ?... Eh bien ! tene je passerai encore par là-dessus, car je veux bien vous l'avouer mainte nant : il fait assez nuit pour que je voie clair en moi-même : Zezette, c'es vous que j'aime.

Zezette (très émue). — Gustave.

Gustave. — Oui, c'est vous que j'aime... Je ne vous l'avais pas encor dit parce que je ne me l'était pas dit à moi-même... Mais, tantôt je m le suis dit à moi-même, ça m'a servi de répétition générale... Et mainte nant, je vous le dis, Zezette, je vous le dis avec tout mon cœur : Je vou aime !... Vous êtes la femme qu'il me faut. Vous aimez votre intérieur.. Vous êtes calme, douce, bonne, intelligente... Vous ne jouez pas d piano... mais vous avez deux enfants.

Zezette. — Moi ? Vous êtes fou !

Gustave. — Ça je n'aurais jamais cru de vous ! Deux enfants... et san moi ! Moi, je suis malheureux !

Zezette. — Je vous dis que vous êtes fou !

Gustave. — Oh ! ne vous défendez pas ! C'est tout naturel, n'est-ce pas C'est ma faute ! Comme vous l'avez dit là tout de suite, j'ai attendu tro longtemps. J'aurais dû vous connaître trois ans plus tôt. Mais, je sui un malheureux garçon ! Jamais rien ne m'a réussi dans la vie.

Zezette. — Ecoutez, Gustave ?

Gustave. — Ecoutez, Zezette... je vous en supplie... répondez-moi Est-ce que vous l'aimez, lui ? Si vous ne l'aimez pas, partons, partons en semble... Allons-nous en loin, à nous deux... Et vous pouvez prendre les deux enfants.

Zezette (à part). — Deux enfants... Simone a été un peu loin ?

Gustave. — Vous ne répondez pas ! C'est que vous l'aimez, lui !... C si je le connaissais ! Mais non... Qu'est-ce que j'ai à dire ?... C'est faute... J'ai attendu trop longtemps... Simone va s'en aller d'un c avec son cousin mexicain et vous allez partir de l'autre, avec lui et deux enfants... et moi, je resterai seul, sur mon banc et sous la drach (Debout et très décidé :) Adieu,! Zezette !... Je ne vous dirai plus qu mot : Je vous aime de toutes mes forces !

Simone et André (reparaissant). — Bravo !

Gustave. — Quoi, Bravo ?

Simone. — C'est le mot que nous attendions.

Zezette (bas). — Qu'est-ce que tu lui as raconté ?

Simone (bas). — Que tu avais un amant et deux enfants.

Gustave (répondant à André, qui s'est approché de lui). — Je l'ador

Zezette (à la réponse de Simone). — Oh ! (A Gustave :) Ce n'est vrai.

Gustave (avec force). — Si, c'est vrai ! Je vous adore, je vous adore, vous adore ! Aussi vrai que la lumière existe.

(Les lampes électriques du parc s'allument.)

Simone. — Enfin ! Voilà la clarté ! Oui, c'est vrai, Gustave ! C'est v que vous adorez Zezette ! Et ce qui est tout aussi vrai, c'est que Zeze vous adore !

Gustave. — C'est vrai ?

Zezette. — C'est vrai !

Simone. — Il y a d'autres choses qui ne sont pas vraies ! Je vais (v les énumérer : ce n'est pas vrai qu'André soit mon cousin du Mexiq André est né à Schaerbeek et c'est mon mari.

Gustave. — Vous êtes mariée ?

Simone (continuant). — Ce n'est pas vrai que Zezette ait un ami deux enfants. Zezette est libre et elle n'attend que vous pour fonder foyer et une famille.

Gustave (au comble de la joie). — C'est vrai ?

Zezette. — C'est vrai !

Gustave. — Moi, je suis heureux, Zezette. (Il lui embrasse les ma puis il serre la main d'André.) Moi, je suis heureux !... (A Simone Moi, je suis... (mais il réfléchit). Vous vous êtes moquée de moi !

André. — Excusez-la, Monsieur Gustave ! Excusez-nous, d'avoir j cette comédie... Simone savait que Zezette vous aimait depuis lo temps... et je savais que vous faisiez la cour à ma femme ! Nous av voulu faire votre bonheur, malgré vous ! Je ne suis pas de Santa-Cruz et la tante Virginie n'est pas de notre famille... Chacun de nous a j son rôle, et voilà tout... Maintenant, le rideau va tomber... Dites-nou vous êtes content du résultat ?...

Gustave (prenant Zezette dans ses bras). — Zezette !

Simone. — Vous pouvez bien l'embrasser.

Gustave (se frottant la joue). — Je l'ai déjà embrassée une fois...

Zezette. — Mais maintenant, vous pouvez, puisque je serai votre fem

Gustave (l'embrassant sur le front). — Ma femme... (Elle se lève v lui lui tendant les lèvres. Très ému :) Ça est une drôle de gamine, hein (Il l'embrasse.)

RIDEAU

SOUS LA DRACHE

Au Théâtre de l'Olympia

OPINION DE LA PRESSE

L'ETOILE BELGE :

Comédie locale, dit le programme. Le programme dit fort bien, l'action se déroulant à Bruxelles et ayant comme interprête principal le très local et très justement apprécié Libeau.

Il s'agit d'une aventure très simple, très naturelle, en laquelle l'humour, l'espièglerie se mêlent à une note sentimentale fort joliment présentée, sertie d'une émotion douce et prenante et que fait vibrer, avec un joli talent, Mme Primevère. Le héros de l'interprétation c'est, nous l'avons dit, Libeau, qui donne à un personnage de célibataire ponctuel, méthodique et naïf devenu amoureux, et par conséquent, troublé, hésitant et timide, un relief irrésistible par son côté comique d'abord, sentimental ensuite, et d'un naturel parfait toujours.

Aussi l'excellent artiste a-t-il été chaleureusement applaudi, succès auquel l'assistance nombreuse et choisie a légitimement associé les autres interprêtes de la pièce nouvelle, Mmes Charmal et Primevère, et MM. Rosy, Royet, La Marche, etc.

A la chute du rideau, le public, charmé, a longuement acclamé l'auteur de « Sous la Drache ! », M. Paul Max.

* * *

LA LIBRE BELGIQUE :

La saison d'été de l'Olympia s'est ouverte lundi sous les meilleurs auspices. Au programme figurait une amusante comédie bruxelloise de M. Paul Max : « Sous la Drache ! », de M. Paul Max.

Gustave Van Diest, un fonctionnaire naïf des plus sympathique, s'est épris d'une dactylo qu'il rencontre régulièrement en tramway : Simone.

Il ignore que Simone est mariée et aussi qu'il est aimé de Zezette, autre dactylo, qui est de toutes les rencontres fortuites ou ménagées...

Simone, grâce à des complicités acquises au bonheur de Zezette, ouvrira les yeux à Gustave.

Tel est le sujet. Il est traité par M. Paul Max avec beaucoup de verve. Le caractère essentiellement local de cette aimable comédie lui donne une saveur toute particulière qui, dès l'abord, conquiert le public.

Gustave Van Diest, c'est M. Libeau, qui est d'un naturel charmant, comme à l'ordinaire, sachant allier avec à-propos le sentiment à la note irrésistiblement comique.

M. Royet, Mmes Charmal et Primevère remplissent également avec grand talent leurs rôles respectifs.

« Sous la Drache ! » constitue un spectacle tout à fait divertissant, et, chose trop rare, exempt d'atteintes à la morale.

L'assistance très nombreuse de la première a gratifié les interprètes de rappels répétés et a très justement associé l'auteur, M. Paul Max, à ce beau succès.

***

LE SOIR :

Voilà un titre bien approprié pour l'inauguration d'une saison d'été dans un théâtre bruxellois. Rien de tel pour donner à une pièce belge sa couleur locale que de mettre à la scène notre bonne drache nationale, qui, ces jours derniers, nous a particulièrement inondés de ses faveurs.

Et la drache de M. Paul Max, l'auteur de l'amusante comédie dont l'Olympia nous a offert hier la primeur, n'est pas une drache de fantaisie, mais bien une drache véritable. C'est sous des parapluies ruisselants d'eau que se déroule une grande partie du premier acte.

Sous un de ces parapluies s'abrite le brave Gustave Van Diest, fonctionnaire au Ministère des beaux-arts, incarné par M. Libeau. Van Diest affronte héroïquement l'ondée devant l'aubette du Parc. Il est amoureux et l'amour est plus fort que tout, plus fort même que la drache. L'objet de sa flamme est une gente dactylo, Simone, pour les beaux yeux de laquelle il fait deux fois par jour un long trajet en tram. Une panne prolongée, agrémentée d'une averse, lui fournit l'occasion de déclarer son amour.

Hélas ! toujours les incompatibilités. Simone n'aimera pas Van Diest. En revanche, son amie, la gentille Zezette, s'éprendra follement de lui.

Simone, pour faire le bonheur de Zezette et orienter vers elle les sentiments de son soupirant, s'évertuera à faire sentir à ce dernier combien il serait malheureux avec elle.

Et elle s'y entend, la mâtine. Elle fait passer le pauvre Gustave par les pires tribulations, bouleverse son existence, lui joue les tours les plus pendables, tant et si bien que, finalement, désillusionné, meurtri, Van Diest s'aperçoit que Zezette est délicieuse et qu'elle l'adore. La pièce a commencé par la drache. Elle finira par un mariage. La drache mène à tout.

Même au succès, car c'est un vrai succès que le public a fait à l'œuvre de M. Paul Max. Succès mérité, car cette « comédie locale », comme l'intitule son auteur, a de très sérieuses qualités. Il y a de l'esprit, du sentiment délicat et de la gaîté.

M. Paul Max a aussi la bonne fortune d'avoir comme interprète principal M. Libeau. C'est pour lui qu'il a écrit le rôle de Van Diest, et l'excellent artiste a fait du personnage une création absolument typique.

Mme Berthe Charmal, une Simone pétulante et endiablée, Mlle Primevère, une Zezette délicate et gracieuse, Mme Dina Valence, MM. Rosy et Royet ont contribué à mener à bonne fin la pièce de M. Paul Max, qui inaugure, sous les plus heureux aspices, la campagne théâtrale de M. Léon Coeckelberg.

M. R.

* * *

L'INDEPENDANCE BELGE :

Il pleut. Les trams sont en panne. Et Gustave Van Diest est très embêté. Il attend vainement, à l'aubette de la rue Royale, une petite dactylo dont il est amoureux. Cette panne malencontreuse et cette « drache » persistante ont dérangé leur rendez-vous. Van Diest peste, enrage, confie à son ami Antoine son amour et sa peine, finit par accepter un apéritif de consolation. Pendant ce temps, Simone, la dactylo, survient avec son amie Zezette. Et nous apprenons que si Gustave aime Simone, celle-ci n'aime pas du tout Gustave. Elle est mariée d'ailleurs, et elle aime son mari. Et, volontiers, elle enverrait Gustave se promener si son amie Zezette, qui aime Van Diest, ne la suppliait de ne pas éloigner le jeune homme. Pour faire plaisir à son amie, Simone feindra donc de se laisser attendrir, mais elle tâchera de décourager son poursuivant en le taquinant de toutes manières. De concert avec son mari André, déguisé en cousin du Brésil, une fausse tante campagnarde, affligée de trois monstres d'enfants et de deux chiens, elle envahira le logis du célibataire et lui donnera un tumultueux avant-goût des joies conjugales. Son but, évidemment, est de décider Gustave à renoncer à elle et à s'éprendre plutôt de la douce et charmante Zezette. Malheureusement, l'amour-propre empêche longtemps Van Diest de reconnaître son erreur. Et il faut recourir au poison subtil de la jalousie pour amener le pauvre garçon à reconnaître qu'il aime Zezette et pour la jeter dans ses bras.

Cette idylle bruxelloise, cet aimable marivaudage accommodé à la sauce locale, a, en dépit de certaines longueurs au premier acte et du passage trop « littéraire » au deuxième, vivement amusé le public qui lui a fait un succès enthousiaste. Le nom de l'auteur, M. Paul Max, proclamé par M. Libeau à la fin du spectacle, a été longuement acclamé.

L'interprétation est très bonne, avec M. Libeau, dans le rôle de Van Diest, M. Libeau incarne de maîtresse façon la bonhomie bruxelloise, et cet humour si spécial qui donne tant de saveur aux propos de nos concitoyens du bas de la ville. Sa « Vis comica » se déploie tout à l'aise dans « Sous la Drache ! ». On pourrait signaler surtout son monologue du troisième acte et ses apostrophes aux dieux ternes du Parc : il y atteint, sans effort, rien que par son naturel parfait, à l'art le plus sûr.

Il faut citer encore Mlle Primevère, très gentille en Zezette, et Mmes Charmal et Dina Valence MM. Rosy, Royet et Lamarche. Il y eut pour tous des applaudissements.

G. R

* * *

MIDI :

La délicieuse pièce que celle-ci. « Sous la Drache ! » a connu hier un gros succès et, disons-le, les applaudissements du public qui fêtèrent le baisser du rideau et saluèrent le nom de M. Paul Max, étaient tout à fait mérités. La comédie bruxelloise dont l'Olympia nous a donné hier soir la primeur, fera, pendant une longue série de représentations, la joie d'un nombreux public.

« Sous la Drache ! » est une comédie délicieuse, originale et pimpante. Habilement charpentée, elle est écrite avec un rare agrément, un souci de psychologie toujours vraie, une recherche du mot juste, bien de chez nous, avec des trouvailles qui ont eu le don de mettre la salle en joie. La comédie de M. Paul Max — et ceci ne gâte rien — ne se contente pas uniquement d'être drôle, elle est aussi délicieusement sentimentale. Je vous jure que les plus vieux routiers du théâtre s'y sont laissés prendre et qu'ils eurent un instant une petite larme au coin de l'œil. « Sous la Drache ! » a encore un autre mérite que les pères de famille apprécieront : la pièce peut être entendue par tout le monde.

Voulez-vous qu'on vous conte la pièce ?

C'est simple.

Il pleut, comme il sait pleuvoir chez nous, il drache. Gustave fait la connaissance de deux dactylos, Simone et Zezette. Il s'éprend de Simone et c'est Zezette qui l'aime. Zezette, qui a toutes les qualités, qui a ses goûts, ses aspirations, qui aime le coin du feu, la vie journalière, les pantoufles, les petits plats fins ; Gustave est un grand niquedouille qui ne sait pas voir clair dans son cœur. Il faudra que Simone, bonne fille, avec l'aide de son mari qu'elle adore, fasse comprendre à Gustave où est son bonheur. Tout finit, naturellement, très bien.

« Sous la Drache ! » est joué à la perfection par Libeau d'abord, comédien inégalable, et qui s'est surpassé dans une suite de scène en demi-teinte bien filées et d'une savante concentration. Le succès de l'excellent artiste a été considérable et, disons-le, mérité. M. Max a trouvé là, pour défendre son œuvre, un artiste d'une compréhension et d'un émotivité rares. Il y a aussi Mme Charmal et Mme Primevère, qu'il convient d'associer à l'heureuse réussite de cette exceptionnelle soirée, elles furent toutes deux adorables. Il y a encore Mme Dinah Valence, qui ne fait que passer. Pourquoi Mme Valence, qui a de si extraordinaires dons de pittoresque, ne fait-elle plus que de si rares apparitions sur la scène ? Il est permis de le regretter.

Citons encore M. Rosy, Royet et Lamarche, qui, dans des rôles accessoires, furent, du reste, excellents. **D.**

* * *

LA NATION BELGE :

M. Paul Max s'était proposé de montrer que l'on peut, en parler bruxellois écrire une pièce émouvante. Or, son œuvre est fort amusante. N'allez pas entendre qu'il ait manqué son but. « Sous la Drache ! » contient des passages d'une émotion discrète et prenante. Quelques longueurs au premier acte ; quelques couplets trop « écrits », — (les Brusseleers font moins de phrases...) — n'empêchent pas ces trois actes d'avoir beaucoup de qualités. Leur succès a été très vif lundi soir ; et la saison d'été de l'Olympia commence sous les meilleurs auspices.

Le brave Gustave Van Diest (M. Libeau), employé au Ministère des Beaux-Arts, s'est épris d'une dactylo, Simone (Mme Charmal), qu'il rencontre deux fois par jour, sur la plateforme du tram entre Schaerbeek et la rue de la Loi. Il l'aime au point de ne pas remarquer une amie de Simone, la délicieuse Zezette (Mlle Primevère), qui n'a d'yeux que pour le bon gros Gustave. Or, Simone est mariée ; pour se débarrasser de son soupirant, pour assurer le bonheur de Zezette, elle feint, un jour de « drache » et de panne de tramways, d'agréer les hommages de Gustave.

Elle lui fait même visite, en tout bien, tout honneur, et elle le rend très malheureux. Elle s'installe dans sa vie bouleverse ses habitudes, contrarie ses manies ; lui amène une prétendue tante, flanquée de deux toutous et de trois gamins bruyants ; lui présente son mari — déguisé, en Mexicain incandescent. Van Diest aime toujours Simone cependant, au point de demander à Zezette de plaider sa cause...

Mais Gustave finira par voir clair au Parc, un soir d'avril, après qu'il aura confié sa peine aux dieux ternes debout sous les arbres — après aussi que les complices lui auront joué quelques nouveaux tours, Zezette épousera Gustave ; la pièce, qui commençait comme une revue, et se poursuivait en vaudeville, se termine sur quelques scènes de bonne comédie.

Dans un rôle écrit pour lui, Libeau a triomphé. On sait avec quel naturel savoureux, quel art de composition, quelle simplicité il campe ses personnages : Gustave Van Diest est devant nous, vivant — et quelle émotion discrète Libeau sait trouver quand il faut !

Simone, c'est Mme Berthe Charmal, qui mène l'action tambour battant, avec une alerte gaîté ; Zezette trouve en Mlle Primevère une interprète charmante, disant très juste — et devant qui, vraiment, l'aveuglement de Van Diest est à peine explicable. M. Rosy est très amusant en cousin de Santa-Cruz. Mme Dina Valence — en tante Virginie — fait une trop courte et joyeuse apparition. MM. Royet et La Marche complètent une distribution parfaite avec de petits rôles bien tenus. Et la mise en scène agrandit l'étroit plateau de l'Olympia. J. F.

***

LE PEUPLE :

Il vaut mieux tard que jamais.

C'est en fin de saison que nos directeurs se décident à produire les auteurs belges. En même temps que la Scala, l'Olympia offre un spectacle d'un de nos écrivains, M. Paul Max, qui collabore à nos quotidiens, le métier d'auteur dramatique ne nourrissant que ceux qui montent sur les planches pour y jouer leurs œuvres ou qui prennent la direction d'un théâtre.

M. Koekelbergh a tenu à débuter à l'Olympia par une bonne action : il a monté, audace très rare chez nous, une pièce d'auteur belge, et nous avons tout lieu de croire qu'il n'aura pas à regretter son beau geste, le succès fait à « Sous la Drache ! » permettant de prévoir de nombreux et fructueux soirs.

Tandis que sévit la drache nationale, Gutave fait la connaissance de deux gentilles dactylos, et s'éprend de l'une d'elles, Simone. Mais Zezette aime Gustave, et c'est Simone qui montre à Gustave que Zezette est la femme qu'il lui faut, qu'elle a ses goûts et de multiples qualités pour assurer le bonheur d'un homme, et qui finit, en fin de compte, par convaincre le pauvre amoureux qui n'a plus qu'à se laisser vivre et à être heureux.

DU MEME AUTEUR :

Monologues (chez Guyot, à Bruxelles, 1905). Epuisé.

La lettre à Pierrette (chez Guyot, 1906).

Les sangliers (« Chronique », 1908).

Papillon d'amour (« Belgique Artistique et Littéraire », 1910).

Volcar le terrible (chez Figuière, à Paris, 1913).

Poésies naïves, ornées de réflexions saugrenues (au « Pays Belg xelles, 1921).

La femme déshabillée, roman, en collaboration avec Willy (ch Michel, Paris, 1922).

THEATRE.

Le Maître à danser (ballet au Théâtre royal de la Monnaie, à B 1909, en collaboration avec M. Ambrosiny).

La Clémence d'Auguste (un acte au Théâtre royal d'Ostende, 1909

Le Jardin des Délices (ballet au Théâtre royal de la Monnaie, collaboration avec M. Ambrosiny).

La Noche buena (Bois-Sacré, à Bruxelles, un acte, 1914).

L'Invasion (drame lyrique en collaboration avec Mme Ronvaux Théâtre royal de la Monnaie, 1919).

La Belle au Bois dormant (quatre actes, Folies-Bergère, à Bruxelle